Fr. 59

CONTES
DE
LA FONTAINE.

Serfojee Rajah

CONTES ET NOUVELLES EN VERS,

PAR M. DE *LA FONTAINE.*

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. XLIII.

PREFACE
DE
L'AUTEUR
Sur le premier tome de ces Contes.

J'AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à present ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine; & j'ai crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit; & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquiérent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la cabale, bien différens de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer: seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siécle, instruit que je suis par ma propre expérien-

ce qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vû les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés régner tour à tour: maintenant ces galanteries sont hors de mode, & personne ne s'en soucie: tant il est certain que ce qui plaît en un temps, peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, & d'une souveraine beauté, d'être bien reçûs de tous les esprits, & dans tous les siécles, sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, ou que j'ai crû faire dans cette édition, où je n'ai ajoûté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis; seulement pour diversifier & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses ausquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une, que ce livre est licentieux; l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiére, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi; étant une loi indispensable selon Horace, ou plutôt selon la raison & le sens commun de se conformer aux cha-

ses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, & avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute : & l'on ne me sauroit condamner que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, & les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenuë dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniére dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites sont les meilleures : Aussi faut-il m'avoüer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit assurément rien qui vaille, & pécheroit contre les loix & la bienséance en prenant à tâche de les observer. Car afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiére de vers & de prose, l'extrême pudeur & la bienséance sont deux choses bien différentes. Ciceron fait consister la derniére à dire ce qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au lieu, au temps, & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne péche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque chose dans nos Ecrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gayeté

de ces Contes, elle passe légérement : je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes ; on auroit raison si je parlois sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu, & par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire ; enfin qu'il y a des absurdités, & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je répons en peu de mots que j'ai mes garants : & puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci ; c'est seulement la maniére de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai crû être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi-bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bien-tôt trouvé d'autres.

CONTES

VIE
DE LA FONTAINE.

CETTE courte vie de la Fontaine sera dégagée des contes populaires, sinon faux, du moins insipides & même indécens, dont l'histoire des hommes célébres n'est que trop souvent défigurée. Ne peut-on pas les caractériser, sans entrer dans des détails puériles, qui deshonorent également & le pinceau & le portrait. On ne dira donc ici de la personne de la Fontaine, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté. L'éloge singulier, ou plûtôt la satyre en forme d'éloge, qu'on en trouve dans la continuation de l'histoire de l'Académie Françoise par M. l'abbé d'Olivet, n'est ni l'unique, ni même la principale source où l'on a puisé ce qu'on en va lire. On s'est plûtôt fié à un mémoire, fourni par le petit-fils de la Fontaine même, où l'on a trouvé des particularités qui ne se rencontrent point ailleurs, & qui font moins de tort à l'esprit & au bon sens de ce Poéte respectable, que certains petits faits qu'on a inconsidérément racontés.

Jean de la Fontaine naquit à Château-Thierry le 8 de Juillet 1621. (c'est-à-dire un an après Moliére) de Jean de la Fontaine, Maître des Eaux & Forêts, & de Françoise Pidoux, fille du Bailli de Coulommiers. On croit qu'il fit ses premiéres études à Reims, ville qu'il a toûjours extrêmement chérie. A l'âge de dix-neuf ans il entra chez les PP. de l'Oratoi-

re, qu'il quitta dix-huit mois après. Cette Congrégation, rivale d'une Société féconde en gens d'esprit & de goût, a été l'école de plusieurs Ecrivains célébres, & elle a donné, comme l'autre, des Membres à l'Académie Françoise.

La Fontaine ignoroit encore à vingt-deux ans ses talens singuliers pour la Poésie, lorsqu'on lut devant lui une Ode de Malherbe. Il l'écouta avec une surprise & une admiration, égales à celle d'un homme qui a l'imagination frappée d'un objet confus qu'il cherche sans le connoître : s'il vient par hasard à le rencontrer, ses regards le dévorent, & son esprit satisfait le saisit avec transport. Telle fut l'impression que fit sur la Fontaine la lecture de cette Ode. Son goût se déclara, & son génie se dévelopa aussi-tôt. Il se reconnut en quelque sorte dans l'entousiasme lyrique, dont les vers, qu'il venoit d'entendre, étoient animés ; & le feu poétique, qu'il renfermoit en lui-même, sembla s'allumer à celui de Malherbe. Il se mit à lire ce Poéte, à le méditer, à l'apprendre par cœur, à le déclamer, & enfin à l'imiter. Il confia les premiers essais de sa plume à un de ses parens, nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry. Celui-ci applaudit aux productions naissantes du jeune Poéte ; il l'encouragea, & lui fit lire les meilleurs Auteurs Latins, Horace, Virgile, Térence & Quintilien. Ce Pintrel fut donc par rapport à la Fontaine, ce que le grand-pere de Moliére avoit été à l'égard de cet illustre Auteur : car tout le monde sait que c'est au

goût de l'Ayeul pour la Comédie, que nous devons les charmantes piéces du petit-fils.

Nourri de la lecture des Auteurs Latins, la Fontaine passa à celle des Auteurs François & Italiens. Il fit ses délices de Rabelais, de Marot & de d'Urfé. Le premier le divertissoit par son burlesque enjouëment; il choisit le second pour son modéle en fait de style, comme celui qui avoit attrapé le vrai tour du genre naïf. Il tiroit de l'Astrée de d'Urfé ces images champêtres, qui lui sont si familiéres. L'Arioste & Bocace, où il a puisé la matiére de bien des contes, étoient encore au nombre de ses Auteurs favoris; & ce qu'on ne croira peut-être pas, c'est que Platon & Plutarque faisoient un des principaux ornemens de sa Bibliothéque. Ils lui fournissoient ces belles maximes de Morale & de Politique qu'il a semées dans ses fables. Car, à l'exemple des grands maîtres, il n'y avoit point de livre qu'il ne mît à profit; semblable à l'Abeille qui tire du suc de toutes les fleurs, & bien différent de ces Poëtes paresseux & ignorans, qui nés avec un heureux génie, sont médiocres & stériles par leur propre faute. L'esprit le plus fécond s'épuise bien-tôt, s'il n'est soutenu par la lecture réfléchie des bons Ecrivains.

Quoique toute sorte de liens fussent contraires au goût de la Fontaine, & que le mariage en particulier dût lui paroître un engagement bien pénible, il s'y détermina par complaisance pour ses parens, & il se laissa marier. On lui fit épouser Marie Hericard, fille d'un Lieutenant-Général de la Ferté-Milon, patrie du grand Racine, dont il fut toûjours l'ami. Sa fem-

me avoit de la beauté, & un esprit supérieur, qui la rendoient estimable aux yeux même de son mari. Il ne composoit aucun Ouvrage qu'il ne la consultât. Cependant son goût pour la capitale du Royaume, & son éloignement pour tout ce qui sentoit la gêne, ne lui permirent pas de vivre long-temps en ménage. La fameuse Duchesse de Bouillon, niéce du Cardinal Mazarin, ayant été exilée à Château-Thierry, voulut connoître la Fontaine. On le lui présenta, & il en fut goûté. Comme elle avoit l'esprit badin & enjoué, elle l'engagea à composer des piéces dans le genre qui la flattoit le plus. Telle fut, dit-on, l'origine des contes. Rappellée à Paris, elle y amena la Fontaine, qui trouva dans cette ville un de ses parens, nommé Jannart, substitut & favori de M. Fouquet. Cette rencontre attacha naturellement le Poéte à M. Fouquet, qui lui fit une pension. La Fontaine lui présentoit à chaque quartier son reçû, qui consistoit en une piéce de vers. On a conservé ces quittances poétiques dans l'édition trop ample de ses Oeuvres posthumes.

Jannart ayant été enveloppé dans la disgrace de M. Fouquet, il fut exilé à Limoges, où la Fontaine le suivit. Il nous a laissé la relation de ce voyage en douze Lettres écrites à sa femme. De retour de Limoges, d'où Jannart fut bien-tôt rappellé, la Fontaine entra chez la célébre Henriette d'Angleterre, premiére femme de Monsieur, en qualité de Gentilhomme. La mort précipitée de cette Princesse fit évanouir les grandes espérances de fortune, dont d'autres à sa place se seroient flattés. Il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, M. le Prince

de Conti, M. de Vendôme & M. le Duc de Bourgogne. Mesdames de Bouillon & Mazarin furent aussi du nombre de ses bienfaictrices. Madame de la Sabliére, cette femme si célébre pour qui Bernier fit l'abregé de Gassendi, se chargea pour lui des soins domestiques, en le retirant chez elle.

Attaché à Paris par les agrémens qu'il y trouvoit, & par ses liaisons avec tous les beaux-esprits de son siécle, il alloit néanmoins tous les ans, au mois de Septembre, rendre une visite à sa femme, & il menoit avec lui Racine, Despreaux, Chapelle ou quelques-autres écrivains de ce nom. Mais comme il ne vouloit pas que ces visites fussent stériles pour lui, il vendoit à chaque voyage quelque portion de son bien, qui se trouva entiérement dissipé, autant par sa négligence que par sa prodigalité. Il ne passa jamais de bail de maison, & il ne renouvella jamais celui d'une ferme. Sa femme, qui ne s'entendoit pas mieux que lui à faire valoir leurs terres, contribua beaucoup à la perte d'un patrimoine assez considérable, dont une partie tomba par usurpation dans des mains étrangéres.

Le même esprit de simplicité, de candeur & de naïveté, que nous admirons dans les Ouvrages de la Fontaine, le caractérisoit lui-même, & jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Livres. Il étoit plein de probité & de droiture, doux, ingénu, naturel, sincére, crédule, facile, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; &, ce qui est plus rare, estimant ses confreres les Auteurs, & vivant bien avec eux. Il parloit peu, & à moins qu'il ne se trou-

vât avec des amis familiers, ou que le discours ne roulât sur quelque matiére qui fût de son goût, il ne paroissoit qu'un homme fort ordinaire. On a toûjours remarqué que la plûpart des savans & des fameux écrivains ne sont pas les plus brillans dans la société; & une conversation enjouée, toûjours semée de traits d'esprit & de saillies, n'est pas, comme on sait une marque infaillible du génie, ni même du véritable esprit. L'illustre Rousseau avoit aussi peu de talent que la Fontaine pour la conversation, à moins qu'on ne lui parlât de Belle-Lettres, ou que son imagination ne fût échauffée par quelque dispute agréable. Voici un trait qui peint bien le caractére naïf & silentieux de notre célébre Auteur. Ayant été invité à dîner dans une maison, comme pour amuser les convives, il mangea, & ne parla point. Il se leva de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie, où on l'avoit fait entrer. On lui représenta en vain qu'il n'étoit pas encore temps: il répondit: *Je prendrai le plus long*. Ce fut chez un Fermier Général * qu'il fit si bonne chére, avec si peu de dépense d'esprit.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que malgré l'idée que doivent donner de lui ses contes, il avoit les mœurs pures; & on pourroit lui appliquer ce vers d'un ancien Poéte:

Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

Il ne laissoit même rien échapper de libre ni d'équi-

* *M. Laugeois d'Imbercourt.*

voque dans les conversations. On avoit beau l'agacer sur ces matiéres ; il étoit toûjours plein de respect pour les femmes, & ne médisoit d'elles que dans ses écrits, & en général. Ce qu'il y a même de singulier, c'est que des meres le consultoient sur l'éducation de leurs filles, & de jeunes personnes sur la maniére de se conduire dans le monde. Il donnoit d'excellens conseils, qui s'éloignoient également de la farouche austérité d'un Directeur peu éclairé, & du relâchement d'un mondain peu scrupuleux.

Il eut un fils en 1660. qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. A l'âge de quatorze ans, il le mit entre les mains de Monsieur de Harlay, depuis Premier Président, & lui recommanda son éducation & sa fortune. On rapporte que la Fontaine se rendit un jour dans une maison, où devoit venir son fils, qu'il n'avoit pas vû depuis long-temps. Il ne le reconnut point, & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût. Quand on lui eût dit que c'étoit son fils, il répondit tranquillement : *Ah ! j'en suis bien aise.*

Cette Apathie, si recherchée par les anciens Philosophes, influoit sur toute sa conduite, & le rendoit quelquefois insensible aux injures même du temps. Comme il étoit né avec un esprit aisé, à qui rien ne coûtoit, il n'eut jamais de Cabinet, & travailloit par-tout où il se sentoit inspiré. Madame de Bouillon allant un jour à Versailles le matin, le vit rêvant sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le retrouva dans le même endroit & dans la mê-

me attitude, quoiqu'il fit assez froid, & qu'il eût tombé de la pluye toute la journée. La Fontaine étoit le seul qui ne s'en apperçût pas, semblable en quelque sorte au fameux Archimede, qui travailloit tranquillement, tandis que les ennemis saccageoient la ville où il étoit, & avoient pénetré jusqu'à son logis. C'est à ces poétiques rêveries, qu'on doit attribuer toutes les histoires vrayes ou fausses des distractions de notre Auteur.

Madame de la Sabliere, chez qui il demeuroit depuis vingt ans, étant morte, il fut invité à se retirer en Angleterre par Madame Mazarin & par Saint Evremond, qui lui promirent toutes les aises & toutes les douceurs de la vie. Il y eut même plusieurs Seigneurs Anglois, qui jaloux que la France possédât un si grand homme, lui offrirent une fortune brillante, dans l'espérance de l'attirer dans leur Isle. La Fontaine ne fut point sourd à leurs sollicitations, & il se mit à apprendre l'Anglois; mais son génie indolent & ennemi d'un travail pénible se dégoûta bientôt de l'étude d'une langue séche & épineuse. Il renonça donc au voyage d'Angleterre. Les bienfaits de Monsieur le Duc de Bourgogne ne contribuérent pas peu à le retenir à Paris, & ce jeune Mécene, déja héritier du goût de son Ayeul pour les Lettres, épargna à sa Patrie la douleur de perdre un de ses plus beaux esprits, & la honte de ne l'avoir pas retenu dans son sein.

Il tomba malade sur la fin de l'année 1692. Le Pere Pouget, de l'Oratoire, alla lui rendre visite, &

lui parla au sujet de la Religion. La Fontaine avoit vécu dans une grande indolence sur cet article, comme sur tout le reste, se laissant guider par une simple lumiére, qui ne lui découvroit que la loi naturelle. Il n'étoit ni incrédule, ni impie, & jamais il ne chercha dans des paradoxes philosophiques des principes suspects, pour justifier son irréligion ou son indifférence. Le Pere Pouget réussit à le convaincre des preuves du Christianisme. Il fit une confession générale de toute sa vie; & prêt à recevoir le Viatique, il détesta la source de sa gloire & de son immortalité, & demanda pardon à Dieu, en présence de Messieurs de l'Académie Françoise, qu'il avoit priés de se rendre chez lui par députés; protestant que s'il recouvroit la santé, il n'employeroit son talent qu'à écrire sur des matiéres de morale ou de piété.

Il vécut encore deux ans après sa conversion, & il entreprit de traduire les Hymnes de l'Eglise. Mais il n'alla pas loin, & quand même le cours de sa vie eût été prolongé, il est probable qu'il n'y auroit pas beaucoup réussi. Outre la difficulté d'exceller en ce genre, son feu poétique étoit éteint par l'âge, par le régime, & plus encore par la vie austére & pénitente qu'il s'étoit imposée à lui-même. Si dans la vigueur de son âge & de son génie, il s'étoit appliqué aux choses sacrées, il s'y seroit sans doute distingué, comme notre illustre Rousseau, qui n'a pas attendu ses derniéres années, pour chanter les louanges divines. La Fontaine mourut à Paris, rue Plâtriére, le 13. de Mars 1695. âgé de soixante-quatorze ans. Il fut enterré dans le Cimetiére de Saint Joseph, à

l'endroit même où son ami Moliére avoit été inhumé vingt-deux ans auparavant. On le trouva couvert d'un cilice, lorsqu'on le deshabillia ; ce qui a fait dire à l'illustre fils du grand Racine :

La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle :
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il me reste à caractériser le style de la Fontaine, & à dire un mot de ses compositions. Jamais homme n'écrivit avec plus de graces, plus de douceur, plus de naturel, plus de finesse & plus de facilité. C'est véritablement le Poëte de la nature. Vous ne sentez nulle part le travail ni la gêne : il voyoit éclore sous sa main ces fleurs, qui coûtoient des veilles aux Boileaux & aux Racines. La Fontaine, plongé dans les douceurs d'un tranquille délire, n'éprouva certainement jamais ni fureurs, ni transports, ni fougueux entousiasme. On diroit que ses Fables sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux Inventeur de l'Apologue & son admirable Copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, mais aussi moins froid & moins nud que Phédre, il a attrapé le point de perfection dans ce genre ; & ceux qui ont couru la même carriére, quoiqu'avec beaucoup de mérite, sont restés bien loin derriére lui. Ses Contes sont un parfait modéle du style historique dans le genre familier. Quelle exactitude,

quelle aisance, quelle vivacité dans la narration! On est cependant obligé de dire qu'il ne met pas toûjours la derniére main à un ouvrage, qu'il est quelquefois négligé, & qu'il se trouve dans cet excellent Auteur des vices de construction & quelques défauts de langage. Il faut que ceux qui le lisent, sachent discerner ces petites fautes, & ne les prennent pas pour des autorités. Mais sa poësie seroit peut-être moins admirable, si elle étoit plus travaillée, & cette molle négligence décéle le grand Maître, & l'Ecrivain original. C'est le caractére des esprits faciles d'être ainsi peu châtiés, & comme indépendans des regles; à l'exemple de plusieurs grands Peintres, dont nous n'avons aucun Tableau, où il n'y ait quelque petite partie négligée. Chapelle & Chaulieu ne sont pas sur la langue plus exacts & plus scrupuleux que la Fontaine. Peut-être aussi que si ce dernier n'avoit pas essayé trop de genres différens, il auroit mis plus de correction dans ses Ecrits. C'est lui-même qui nous le dit, & voici comme il peint son inconstance:

Papillon du Parnasse, & semblable aux Abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles;
Je suis chose légére, & vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet:
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

Madame de Sévigné étoit fort courroucée de cette

legéreté de la Fontaine. „ Je voudrois, dit-elle dans „ une de ses Lettres, faire une Fable qui lui fît en- „ tendre combien cela est misérable, de forcer son „ esprit à sortir de son genre, & combien la folie de „ vouloir chanter sur tous les tons, fait une mau- „ vaise musique. " Quelle vivacité cette Dame n'eût-elle donc pas montrée, si de son temps il y avoit eu un Poéte assez téméraire pour essayer non-seulement tous les genres de Poésie, mais tous les genres de Littérature! La Fontaine du moins n'a écrit ni sur la Physique ni sur l'Histoire. Son ambition se bornoit à exceller dans son art, se mettant peu en peine de tous les progrès qu'on pouvoit faire dans les autres.

La postérité de la Fontaine subsiste encore aujourd'hui. Le fils qu'il avoit eu de Marie Hericard en 1660. est mort en 1722, & a laissé un fils & trois filles. La famille jouit d'un privilége bien honorable pour la mémoire du Poéte, & pour celle du Magistrat qui l'accorda. La femme de la Fontaine ayant été inquiétée, après la mort de son mari, pour le payement de quelques charges publiques, Monsieur d'Armenonville, alors Intendant de Soissons, écrivit à son Subdélégué, qu'il vouloit que la famille de la Fontaine fût exempte à l'avenir de toute taxe & de toute imposition. Tous les Intendans de Soissons se sont fait depuis un honneur de confirmer cette grace, & les descendans de notre Poéte conservent précieusement la Lettre de M. d'Armenonville, aussi glorieuse pour ce grand Magistrat qui protégeoit les Lettres, que, &c.

CONTES.

CONTES
DE
LA FONTAINE.

JOCONDE.

Nouvelle tirée de l'Arioste.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour,
Et tel, que des beautés qui ré-
gnoient à sa Cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour en se mirant : Je fais, dit-il, gageure,

Qu'il n'eſt mortel dans la nature
Qui me ſoit égal en appas ;
Et gage, ſi l'on veut, la meilleure province
De mes états ;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter ſi bien, qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, ſi votre Majeſté
Eſt curieuſe de beauté,
Qu'elle faſſe venir mon frere ;
Aux plus charmans il n'en doit guére :
Je m'y connois un peu, ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en ſois pas crû, mais les cœurs de vos Dames :
Du ſoin de guérir leurs flammes
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un ſecond.

Là-deſſus Aſtolphe répond :
(C'eſt ainſi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre diſcours me donne une terrible envie
De connoître ce frere : amenez-le nous donc.
Voyons ſi nos beautés en ſeront amoureuſes,
Si ſes appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoiſſeuſes,
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'eſt le nom que ce frere avoit)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde,
Marié depuis peu ; content, je n'en ſai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade,
E[illegible]e perſuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puiſſant, & d'ailleurs fort aimable,
Et d'autre part auſſi ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux,
A tirer les larmes des yeux.

Quoi, tu me quittes, diſoit-elle !
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préférer à ma conſtante amour
Les faveurs de la Cour ?
Tu ſais qu'à peine, elles durent un jour,
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec déſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude
Le repos régne jour & nuit,
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.

Croi-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour:
Va, cruel, va montrer ta beauté singuliere;
Je mourrai, je l'espere, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point, ni de quelle maniere
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc aussi, de crainte [illegible] faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler:
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, & pour comble lui donne
Un brasselet de façon fort mignonne,
En lui disant: Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême;
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même:
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce brasselet.

Vous autres bonnes gens, eussiez crû que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi, qui sai ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le brasselet & la peinture:
Par je ne sai quelle aventure,

Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne, & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien :
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces amans il ne le falloit pas ;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie, au fort de ſon chagrin :
Encor ſi c'étoit un blondin ;
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage ;
Mais un gros lourdaut de valet !
C'eſt à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.

Ou l'amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage,
D'avoir aſſemblé ces amans.
Ce ſont, hélas ! ſes divertiſſemens;
Et poſſible eſt-ce par gageure
Qu'il a cauſé cette aventure.

Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour,
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la [illegible]
Dirent d'abord : Eſt-ce là ce N[illegible]
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi, le pauvre homme a la jauniſſe :
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant, qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On ſe fût bien paſſé de prendre tant de peine.
Aſtolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne ſavoit que penſer là-deſſus :
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavés & ſon viſage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié ; d'ailleurs, cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux.

L'un des plus grands ſuppôts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vit donc à la fin ſoulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé :
Car un jour étant ſeul en une galerie,
Lieu ſolitaire et tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voici.
Mon cher Curtade, mon ſouci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace ;
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface :
Cent Conquérans voudroient avoir ta place,
Et tu ſembles la mépriſer ;
Aimant beaucoup mieux t'amuſer
A jouer avec quelque Page
Au lanſquenet,
Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le meſſage ;
Tu t'es mis contr'elle à jurer
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en ſouci de ce que je ſouhaite.
Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain :
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant à moi.

Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et son amante étoit la Reine.
Le Romain sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Ces amans se fioient au soin de D[illegible];
Seule elle avoit toûjours la c[illegible] de ce lieu-là.
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva;
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite,
Car voici comme il rais[illegible]
Je ne suis pas le seul: & [illegible] que m[illegible]quitte
Un Prince si charmant pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.

Ce penser le console; il reprend tous ses charmes;
Il devient plus beau que jamais:
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aimera; la plus prude s'en pique:
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux; il en avoit assez.
Retournons aux amans que nous avons laissez.

Aprés avoir tout vû, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire:
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait,
Pour une semblable nouvelle.

Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zele
Un Prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or comme avec les Rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens, sans doute, il n'en faudroit,
Et que de but en bla[illegible] leur parler d'une affaire,
Dont le discours [illegible] leur déplaire,
Ce seroit être maladroit ;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde
De[illegible]gi[illegible]e du Monde
Fit un de[illegible]ment [illegible] Rois & des Césars,
Qui, sujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vû leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vû, sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere.

Moi, qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître cocuage,
Pour un des Dieux du mariage ;
Et comme tel de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenuë ;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi :

Mais la chose, pour être cruë,
Mérite bien d'être vuë.
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait, & de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage ;
Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour
En véritable homme de Cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une ;
Nous voici lâchement trahis :
Vengeons-nous-en, & courons le pays ;
Cherchons par tout notre fortune.
Pour réüssir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms, je laisserai mon train ;
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.
Joconde approuve fort le dessein du voyage,
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles,
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.

Je conſens de perdre la vie,
Si devant que ſortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit ;
Et ſi la plus ſevere à nos vaux ne ſe range.
Nous ſommes beaux, nous avons de l'eſprit ;
Avec cela bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'apas,
Et ne pas tomber dans les lacs
[illegible] gens qui ſémeront l'argent & la fleurette,
[illegible]ſonne eſt bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le livre ſur-tout,
Nos galans ſe mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :
Heureuſes les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire !
Il n'eſt en la plûpart des lieux
Femme d'Echevin ni de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur,
D'avoir en leur regiſtre place,
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entens déja maint eſprit fort
M'objecter que la vraiſemblance
N'eſt pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait

Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sai rien :
Ce n'est pas mon métier de cajoller personne :
Je le rens comme on me le donne,
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent [illegible]
(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part :
Et cela plûtôt que plus tard ;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable :
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'est assez d'un.
J'y consens, dit Joconde, & je sais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le Roi ; laissons la qualité :
Sous les cotillons des grisettes

Peut loger autant de beauté,
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon :
Etre en continuel soupçon,
Dépen[illegible]re d'une humeur fiere, brusque, ou volage;
Chez les [illegible]mes de haut parage
Ces choses sont à cra[illegible]dre, & bien d'autres encor.
Une grisette est un [illegible]esor :
Car sans se donner de la peine,
Et sans q[illegible]'aux bals on la promene,
[illegible]sément à bout ;
On lui [illegible]it ce qu'on veut, [illegible]ien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidéle,
Choisissons-là toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal, ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle sans faute,
E si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle ;
Sa poupée en fait autant qu'elle.
J'y songeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce soir ;
Il ne s'agit que de savoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaisir amoureux.
Je sai que cet honneur est pure fantaisie ;
Toutefois étant Roi, l'on me le doit ceder:
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'etoit, dit Joconde, une cérémonie,

Vous auriez droit de prétendre le pas ;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evêque, hélas, ils ſe batto[illegible],
Les bonnes gens qu'ils [illegible]oient.
Quoiqu'il en ſoit, Jocon[illegible]e eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venuë en leur chambre le ſoir
Pour quelque petite affai[illegible],
Nos deux aventuriers près d'e[illegible],
Loüerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance :
Le marché ſe conclut ; & dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe ;
Car il n'eſt ſi ſotte après tout
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde :
Salomon qui grand-clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,

Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.
Le temps à cela près fut très-bien employé,
Et si bien, que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
[illegible] s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, la guéta, la surprit,
Et lui fit fort grosse querelle.
Afin de l'appaiser, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que sans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout,
Dit la fille fort affligée?
De les aller trouver je me suis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit-elle, mais entr'eux

Il faut que toute nuit je demeure couchée,
Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent
Tant que le ſiége ſoit vacant :
C'eſt là leur mot. Le gars dit à l'inſtant
Je vous irai trouver pendant leur premier ſomme.
Elle reprit. Ah ! gardez-vous-en bien,
Vous feriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa.
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit ; puis fit en ſorte,
Qu'entre les draps il ſe gliſſa :
Et Dieu ſait comme il ſe plaça,
Et comme enfin tout ſe paſſa :
Et de ceci, ni de cela
Ne ſe doute le moins du monde
Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part ſoi,
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop, & ſur ma foi,
C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de ſa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain ;
Enfin pour toute la ſemaine.

Puis les voyant tous deux rendormis, à la fin
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le même chemin;
Et fut suivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le Roi dit au Romain,
Frere, dormez jusqu'à demain:
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment, dit le Romain: mais vous-même, à propos,
Vous avez [illegible] tantôt une terrible vie.
Moi, dit le Roi, j'ai toûjours attendu,
Et puis voyant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison,
Que d'éprouver ma patience;
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour endormi.
Que s'il vous eût plû, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste.
C'eût été tout, n'ayant pas la risposte
Ainsi que vous: qu'y feroit on?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, & changeons de matiére:
Je suis votre vassal, vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plû d'avoir
La fillette tout entiére.
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
Nous verrons si ce feu toûjours vous durera.

Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, tréve de raillerie;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent: Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & se mit à genoux,
Leur confessa tout le mystere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux: l'anneau lui fut donné;
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par-là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers,
Qui les rendront fameux chez les races futures.
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse, & quelques feintes larmes:
Et que loin des dangers & du bruit des alarmes
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain:

Retournons au logis par le plus court chemin :
Si nos femmes ſont infidéles,
Conſolons-nous ; bien d'autres le ſont qu'elles.
La conſtellation changera quelque jour :
Un temps viendra, que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes :
A préſent on diroit que quelque aſtre malin
Prend plaiſir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs, tout l'Univers eſt plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames
Font tout comme il leur plaît : ſavons-nous ſi ces gens
(Comme ils ſont traîtres & méchans,
Et toujours ennemis, ſoit de l'un, ſoit de l'autre)
N'ont point enſorcelé, mon épouſe & la vôtre,
Et ſi par quelque étrange cas,
Nous n'avons point crû voir choſe qui n'étoit pas ?
Ainſi que bons bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de ſa femme, & demeurons-en là.
Peut être que l'abſence, ou bien la jalouſie
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Aſtolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers au logis retournés
Furent très-bien reçûs, pourtant un peu grondés,
Mais ſeulement par bienſéance.
L'un & l'autre ſe vit de baiſers régalé.
On ſe récompenſa des pertes de l'abſence.
Il fut danſé, ſauté, ballé :
Et du Nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je penſe.

Chaque époux s'attachant auprès de sa moitié
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point:
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

LE COCU BATTU, ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace.

N'A pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guére;
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hazard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, & belle chambriére.
Avint qu'un jour en un Bourg arrêté,
Il vit passer une Dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un Page suivie,
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regards, jeune, fringante, & belle;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle,

Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'est, lui dit-on, la Dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais comme il est des premiers du pays,
Son bien supplée au défaut de son âge.

Notre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.
Voici comment le pelerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui savoit tout faire;
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour Fauconnier le loüa bien & beau;
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le Fauconnier plut très-fort à la Dame;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guére ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup; car le vieillard étoit
Fou de sa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eût demeuré volontiers en sa place.
La jeune Dame en étoit bien d'accord:
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,

Nul n'osera soutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voici.
La Dame dit un soir à son mari :
Qui croyez-vous le plus rempli de zéle
De tous vos gens ? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : J'ai toûjours crû
Le Fauconnier garçon sage & fidéle,
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette belle ;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entreprise ?
Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
De l'étrangler, de lui manger la vûë :
Il tint à peu ; je n'en fus retenuë,
Que pour n'oser un tel cas publier :
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toûjours avec moi ;
Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme,
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.

Messire Bon se mit fort en colére.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous même :
Vous le pourrez trouver fort aisement :
Le poirier est à main gauche en entrant.
Mais il vous faut user de stratagéme :
Prenez ma jupe, & contrefaites-vous ;
Vous entendrez son insolence extrême :
Lors d'un bâton donnez lui tant de coups,
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'époux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne :
Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, & meurt quasi de froid,
Le pelerin, qui le tout observoit,
Va voir la Dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lors qu'amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'est point à soi.
Quand le galant un assez bon espace

Avec la Dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous momens sa paresse maudit.
Le pelerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la Dame;
Et lui cria: Quoi donc, méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte;
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami:
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi;
Et ne t'attens de m'induire à luxure:
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A Monseigneur ferois-je un tel outrage?
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et Monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et tout ravi disoit entre ses dents:
Loüé soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valet si chastes, si prudens.

Ca

Ce ne fut tout : car à grands coups de gaule
Le pelerin vous lui froiſſe une épaule,
De horions laidement l'accoûtra.
Juſqu'au logis ainſi le convoya.
Meſſire Bon eût voulu que le zele
De ſon valet n'eût été juſques-là ;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidéle,
Le bon hommeau des coups ſe conſola
Dedans le lit ſa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui diſant : Ma mie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet : c'eſt ſans doute un treſor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainſi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame ;
Er de ceci je vous donne ma foi.

LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

MESSIRE Artus, ſous le grand Roi François
Alla ſervir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il ſe vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand' cérémonie.
Son général lui chauſſa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus conteſter le paſſage.
Si s'en revient tout fier en ſon village

Où ne ſurprit ſa femme en oraiſon,
Seule il l'avoit laiſſée à la maiſon :
Il la retrouve en bonne compagnie,
Danſant, ſautant, menant joyeuſe vie,
Et des muguets avec elle à foiſon.
Meſſire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant ſur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon village quitté
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie :
C'eſt moitié trop : ſachons la vérité.
Pour ce s'aviſe un jour de confrérie,
De ſe vêtir en prêtre, & confeſſer.
Sa femme vint à ſes pieds ſe placer.
De prime abord ſont par la bonne Dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis à leur tour les grands étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Pere, dit-elle, en mon lit ſont reçûs
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne ſe fut fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus :
Courte n'étoit pour ſûr la Kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-deſſus ;
Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidéle !
Un prêtre même ! A qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fauſſe femelle,
Qui d'un tel pas ſe ſût bien démêler.
Je vous ai vû dans ce lieu vous couler ;

Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas, qu'étant homme ſi ſage,
Vous n'ayez ſû l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous, chevalier:
Auparavant vous étiez gentilhomme :
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Beni ſoit Dieu, dit alors le bon-homme:
Je ſuis un ſot, de l'avoir ſi mal pris.

LE SAVETIER.

Un ſavetier, que nous nommerons Blaiſe,
Prit belle femme, & fut très-aviſé.
Les bonnes gens qui n'étoient à leur aiſe,
S'en vont prier un marchand peu ruſé,
Qu'il leur prêtât, deſſous bonne promeſſe,
Mi-muid de grain ; ce que le marchand fait.
Le terme échû, ce créancier les preſſe ;
Dieu ſait pourquoi : le galant, en effet,
Crut que par là baiſeroit la commere.
Vous avez trop de quoi me ſatisfaire,
(Ce lui dit-il) & ſans débourſer rien :
Accordez-moi ce que vous ſavez bien.
Je ſongerai, répond-elle, à la choſe.
Puis vient trouver Blaiſe tout auſſi-tôt,
L'avertiſſant de ce qu'on lui propoſe.
Blaiſe lui dit : Parbieu, femme, il nous faut,
Sans coup ferir, rattraper notre ſomme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme

Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule :
Puis tousserez, afin de m'avertir ;
Mais haut & clair, & plûtôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
Dont le mari puis après se vanta ;
Si que chacun glosoit sur ce mystere.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
(Dit à la belle un des plus gros bourgeois)
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, orça, belle, entre nous :
Elle répond : Ah, Monsieur ! croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames
(Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi)
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi :
Mais quoi, chacun n'est pas si sage qu'elle.

LE PAYSAN

Qui avoit offensé son seigneur.

UN paysan son seigneur offensa.
L'histoire dit que c'étoit bagatelle :

Et toutefois ce seigneur le tença
Fort rudement ; ce n'est chose nouvelle :
Coquin, dit-il, tu mérites la hard :
Fai ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon ; & de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx,
J'entens sans boire, & sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules
Bien appliqués sur tes larges épaules,
Ou de payer sur le champ cent écus.
Le paysan consultant là-dessus :
Trente aulx sans boire ! Ah, dit-il, en soi-même,
Je n'appris onc à les manger ainsi.
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous.
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miséricorde :
Son seigneur dit : Qu'on apporte une corde.
Quoi le galant m'ose répondre encor ?
Le paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail : & le seigneur commande
Que l'on en cueille, & sur-tout du plus fort.
Un après un, lui-même il fait le compte :
Puis quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les mit dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, & rechigne, ainsi que fait un chat,

Dont les morceaux font frottés de moûtarde.
Il n'oferoit de la langue y toucher.
Son feigneur rit, & fur-tout il prend garde
Que le galant n'avale fans mâcher.
Le premier paffe, auffi fait le deuxiéme,
Au tiers il dit: Que le diable y ait part.
Bref il en fut à grand' peine au douziéme,
Que s'écriant, Haro, la gorge m'ard;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire;
Son feigneur dit: Ah, ah, fire Grégoire,
Vous avez foif! Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas:
Or bûvez donc & bûvez à votre aife:
Bon prou vous faffe: hola, du vin, hola.
Mais mon ami, qu'il ne vous en déplaife,
Il vous faudra choifir après cela
Des cent écus, ou de la baftonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaife donc, dit l'autre, à vos bontés,
Que les aulx foient fur les coups précomptés:
Car pour l'argent, par trop groffe eft la fomme:
Où la trouver, moi qui fuis un pauvre homme?
Hé bien, fouffrez les trente horions,
Dit le Seigneur: mais laiffons les oignons.
Pour prendre cœur le vaffal en fa panfe
Loge un long trait, fe munit le dedans:
Puis fouffre un coup avec grande conftance.
Au deux il dit: Donnez-moi patience,
Mon doux Jefus, en tous ces accidens.

Le tiers est rude : il en grince les dents,
Se courbe tout, & saute de sa place.
Au quart il fait une horrible grimace,
Au cinq un cri : mais il n'est pas au bout ;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par mesure,
En observant la cadence & le ton :
Le malheureux n'a rien qu'une chanson.
Grace, dit-il : mais, las ! point de nouvelle ;
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient sa gravité,
Disant toûjours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu cessez ; hélas ! je n'en puis plus.
Son seigneur dit : Payez donc cent écus,
Net & comptant : je sai qu'à la desserre
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compere Pierre
Vous en peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'osant presque répondre
Court au magot, & dit : C'est tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace,
Mais que lui sert ? Il convient tout payer,

C'eſt grand' pitié quand on fâche ſon maître.
Ce payſan eut beau s'humilier,
Et pour un fait aſſez léger peut-être ;
Il ſe ſentit enflammer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules ;
Sans qu'il lui fût deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait ſeulement grace d'un carolus.

LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN Roi Lombard (les Rois de ce pays
Viennent ſouvent s'offrir à ma mémoire)
Ce dernier-ci, dont parle en ſes écrits
Maître Bocace auteur de cette hiſtoire,
Portoit le nom d'Agiluf en ſon temps.
Il épouſa Teudelingue la belle,
Veuve du Roi, dernier mort ſans enfans,
Lequel laiſſa l'Etat ſous la tutelle
De celui-ci, Prince ſage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue ; & la couche royale
De part & d'autre étoit aſſurément
Auſſi complette, autant bien aſſortie
Qu'elle fut onc : quand Meſſer Cupidon,
En badinant, fit cheoir de ſon brandon
Chez Agiluf, droit deſſus l'écurie,

Sans prendre garde, & ſans ſe ſoucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu ſe prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout ſon origine,
Bien fait & beau, même ayant du bon ſens.
Bien le montra : car s'étant de la Reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ſes efforts, & mis toute ſa peine
Pour ſe guérir, ſans pouvoir rien gagner;
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne ſai meilleur pour enſeigner
Que Cupidon : l'ame la moins ſubtile
Sous ſa férule apprend plus en un jour,
Qu'un maître ès Arts en dix ans aux écoles.
Aux plus groſſiers, par un chemin bien court,
Il fait montrer les tours & les paroles.
Le préſent Conte en eſt un bon témoin.
Notre amoureux ne ſongeoit près ni loin,
Dedans l'abord, à joüir de ſa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'étoit pas ſûr. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mourût ou non, d'en paſſer ſon envie,
Puiſqu'auſſi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort toûjours mieux lui valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hazard.
L'uſage étoit chez le peuple Lombard,
Que quand le Roi, qui faiſoit lit à part,

Comme tous font, vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se présentoit
Presque en chemise, & sur son dos n'avoit
Qu'une simarre : à la porte il frappoit
Tout doucement ; aussi-tôt une Dame
Ouvroit sans bruit, & le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit ;
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flamme.
D'abord la Dame éteignoit en sortant
Cette clarté : c'étoit le plus souvent
Une lanterne ou de simples bougies :
Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci ;
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi ;
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La Dame ouvrit, dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le Roi ne vînt pareillement.
Mais ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le muletier frais, gaillard, & dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son Empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses èbats.

À tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite:
Un muletier à ce jeu vaut trois Rois.
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement; & crut que la colere
Rendoit le Prince, outre son ordinaire,
Plein de transport & qu'il n'y songeoit pas.
En ses présens le ciel est toûjours juste:
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur Auguste
A les vertus propres pour commander:
Un Avocat fait les points décider:
Au jeu d'amour le muletier fait rage:
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant s'étant diligenté,
Se retira sans bruit & sans clarté
Devant l'Aurore. Il en sortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine:
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monsieur, je sais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zele:
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de sortir: même outre l'ordinaire
En avez pris, & beaucoup plus qu'assez.
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie, avisez
Que ne soit trop: votre santé m'est chere.
Le Roi fut sage, & se douta du tour;
Ne sonna mot, descendit dans la cour,

Puis de la cour entra dans l'écurie ;
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Hors le galant qui trembloit pour sa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du poulx.
Pas ne faillit dedans sa conjecture :
Et le second qu'il tâta d'aventure,
Etoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, & le poulx tout ensemble ;
Ne sachant pas ou devoit aboutir
Tout ce mystere, il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil ! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux,
Dont on coupoit le crain à ses chevaux.
Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux,
Incontinent de la main du Monarque
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire ;
Et cela fait, le Prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet ;
Dont le galant s'avisa d'un secret,
Qui d'Agiluf gâta le stratagême.
Le muletier alla sur l'heure même

En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame:
Qu'est-ceci donc! Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit?
Quoi Teudelingue à-t'elle cette nuit
Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise:
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

BOCACE n'est le seul qui me fournit:
Je vas par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain;
Je puise encore en un vieux magasin;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles
Sont jusqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plûpart, & de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre
D'un c'étoit moi, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le lecteur.

Voici le fait, quiconque en ſoit l'auteur.
J'y mets du mien ſelon les occurrences :
C'eſt ma coûtume ; & ſans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle ſervante :
Il la rendit au jeu d'amour ſavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de ſuc, & donnant appétit ;
Ce qu'on appelle en François bonne robe.
Par un beau jour cet homme ſe dérobe
D'avec ſa femme ; & d'un très-grand matin
S'en va trouver ſa ſervante au jardin ;
Elle faiſoit un bouquet pour Madame :
C'étoit ſa fête. Ayant donc de la femme
Vû le bouquet, il commence à louer
L'aſſortiment, tâche à s'inſinuer :
S'inſinuer en fait de chambriere,
C'eſt proprement couler ſa main au ſein.
Ce qui fut fait. La ſervante ſoudain
Se défendit : mais de quelle maniere ?
Sans rien gâter : c'étoit une façon
Sur le marché : bien ſavoit ſa leçon.
La belle prend les fleurs, qu'elle avoit miſes
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baiſa pour en avoir raiſon,
Tant & ſi bien, qu'ils en vinrent aux priſes :
En cet étrif la ſervante tomba.
Lui d'en tirer auſſi-tôt avantage.

Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là :
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçut le mystere.
L'époux la vit, je ne sai pas comment :
Nous voilà pris, dit-il, à sa servante.
Notre voisine est languarde & méchante :
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment :
Puis fait si bien que s'étant éveillée,
Elle se leve ; & sur l'heure habillée,
Il continuë à jouer son rollet :
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler ; tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau.
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre Dame alla l'après-dinée
Voir sa voisine, à qui ce secret là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere,
Dit cette femme avec un front severe,
Laisser passer, sans vous en avertir,
Ce que jai vû. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perduë ?
A coups de pieds, si j'étois que de vous,
Je l'envoyerois ainsi qu'elle est venuë.

Comment ! Eſt elle auſſi brave que nous.
Or bien ; je ſai celui de qui procede
Cette piafe ; apportez-y remede ,
Tout au plûtôt : car je vous avertis
Que ce matin étant à la fenêtre ,
Ne ſai pourquoi , j'ai vû de mon logis
Dans ſon jardin votre mari paroître ,
Puis la galante ; & tous deux ſe ſont mis
A ſe jetter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta , coi :
Je vous entens , dit-elle , c'étoit moi.

La voiſine.

Voire ! Ecoutez le reſte de la fête :
Vous ne ſavez où je veux en venir.
Les bonnes gens ſe ſont pris à cueillir
Certaines fleurs que baiſers , on appelle.

La femme.

C'eſt encor moi que vous preniez pour elle.

La voiſine.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils ſont paſſés , après quelques façons :
A pleine main on les a laiſſé prendre.

La femme.

Et pourquoi non ? C'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits ſur vous ?

La voiſine.

Cette perſonne enfin ſur l'herbe tendre
Eſt trébuchée , & comme je le croi.
Sans ſe bleſſer. Vous riez ?

La

La femme.

C'étoit moi.

La voisine.

Un cotillon a paré la verdure.

La femme.

C'étoit le mien.

La voisine.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit de la fille ou de vous ?
C'est-là le point ; car Monsieur votre époux.
Jusques au bout a poussé l'aventure.

La femme.

Qui ? C'étoit moi. Votre tête est bien dure.

La voisine.

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus :
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble :
J'aurois juré que je les avois vûs
En ce lieu-là se divertir ensemble :
Mais excusez, & ne la chassez pas.

La femme.

Pourquoi chasser ? J'en suis très-bien servie.

La voisine.

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma commere ma mie.

LA GAGEURE DES TROIS COMMERES :

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRES bon vin, trois commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & proüesses,
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : J'ai le Roi des maris :
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étreine ;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le méne :
Le mien n'est tel, j'en rens graces à Dieu.
Bien sauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyezque je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux :
Plus grand en est l'amour des deux parties,

Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat la troisiéme commere
Les mit d'accord : car elle fut d'avis
Qu'amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légere.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles;
Sur nouveaux frais attrapons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons : c'est ce que l'on demande :
Dirent les deux. Il faut faire serment,
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai : puis pour le jugement
On en croira la commere Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joüi, sinon par échappées :

Toûjours falloit forger de nouveaux tours,
Toûjours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne Dame habille en chambriere,
Le jouvenceau, qui vient pour se loüer,
D'un air modeste, & baissant la paupiere.
Du coin de l'œil l'époux la regardoit,
Et dans son cœur déja se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vû jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant :
Belle servante, & mari vert galant,
C'étoit matiere à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;
Et de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit :
Madame est mal, & seule elle veut être
Pour cette nuit : incontinent le maître
Et la servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, & le drôle couché,
Elle en cornette, & dégrafant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.

Oh, oh, lui dit la commere en riant,
Votre ordinaire eſt donc trop peu friant
A votre goût ; & par ſaint Jean, beau ſire,
Un peu plûtôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toûjours eu des tendrons.
De celle-ci pour certaines raiſons
Vous faut paſſer ; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au deſſein ſi gaillard,
Merci de moi, chambriere d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi :
J'en ſuis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vûë :
Je ne ſuis pas à jetter dans la ruë.
Laiſſons ce point ; je ſais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Vite, marchons, que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin.
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'étoit le ſcandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous ſerez près de moi.
Qu'ai-je beſoin de me mettre en alarmes,

Puis que je puis empêcher tous vos tours ?
La chambriere écoutant ce discours,
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, & sort sans consulter ;
Ne se le fait par deux fois répéter,
S'en va joüer un autre personnage,
Fait au logis deux métiers tour à tour :
Galant de nuit, chambriere de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd, & des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux amans,
Sachant très-bien que l'on n'y revient guéres.
Voilà le tour de l'une des commeres.

L'autre de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur & de mise,
Et qui faisoit les servantes trotter.
La Dame dit : Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là : Guillot, monte & secouë
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant

Qu'il lui paroît que le mari ſe jouë
Avec la femme : auſſi-tôt le valet
Frottant ſes yeux, comme étonné du fait,
Vraiment, Monſieur, commence-t'il à dire,
Si vous vouliez Madame careſſer,
Un peu plus loin, vous pouviez aller rire,
Et moi préſent, du moins vous en paſſer.
Ceci me cauſe une ſurpriſe extrême :
Devant les gens prendre ainſi vos ébats !
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du reſpect à vous-même.
Quel taon vous point ? Attendez à tantôt ;
Ces privautés en ſeront plus friandes :
Tout auſſi-bien pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'Eté ſont encore aſſez grandes.
Pourquoi ce lieu ? Vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres ſi belles.
La Dame dit : Que conte celui-la ?
Je crois qu'il rêve : Où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ces ébats ?
Deſcend, deſcend, mon ami, tu verras.
Guillot deſcend. Hé bien, lui dit ſon maître,
Nous joüons-nous ?

Guillot.

Non pas pour le préſent.

Le mari.

Pour le préſent !

Guillot.

Oui, Monſieur, je veux être

Ecorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

La femme.

Mieux te faudroit laisser cette sornette,
Je te le dis, car elle sent les coups.

Le mari.

Non, non, ma mie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

Guillot.

Est-ce être fou, que de voir ce qu'on voit?

La femme.

Et qu'as-tu vû?

Guillot.

J'ai vû, je le répéte,
Vous & Monsieur, qui dans ce même endroit
Joüiez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est peut-être charmé.

La femme.

Voire, charmé! Tu nous fais un beau conte.

Le mari.

Je le veux voir vraiment; faut que j'y monte:
Vous en saurez bien-tôt la vérité.
Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse
Crie, & descend en grand' hâte aussi-tôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire:
Et toutefois il ne put si bien faire,

Que

Que son honneur ne reçût quelque échec.
Comment, dit-il, quoi même à mon aspect !
Devant mon nez ! A mes yeux ! Sainte Dame !
Que vous faut-il ? Qu'avez-vous ? dit la femme.

Le mari.

Oses-tu bien le demander encor ?

La femme.

Et pourquoi non ?

Le mari.

Pourquoi ? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

La femme.

Ah ! C'en est trop. Parlez mieux, je vous prie.

Le mari.

Quoi, ce coq[illegible] ne te caroissoit pas ?

La femme.

Moi ? Vous rêvez.

Le mari.

D'où viendroit donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison, ou la vûe ?

La femme.

Me croyez-vous de sens si dépourvûë,
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

Le mari.

Je ne sai plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment

L'époux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari voit la danſe
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes ;
C'eſt ce poirier, il eſt enſorcelé.
Puis qu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la femme, il faut qu'il ſoit brûlé.
Cours au logis, dis qu'on le vienne abattre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement,
Quel ſi grand crime à ce poirier pû faire.
La Dame dit : Abattez ſeulement ;
Quant au ſurplus ce n'eſt pas votre affaire.
Par ce moyen la ſeconde commere
Vint au-deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſiéme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits :
Notre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la Dame propoſe
De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit :
Ni de par moi ne manquera l'affaire.

De mon mari je ſaurai me défaire
Pendant ce temps. Auſſi-tôt fait que dit.
Bon beſoin eut d'être femme d'eſprit :
Car pour époux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais.
Il n'alloit pas querir pardons à Rome*,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour montrer ſa ferveur & ſon zéle,
Toûjours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pelerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois ; mais c'étoit le vieux ſtyle :
Il lui falloit, pour ſe faire valoir,
Choſe qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le ſoir,
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maiſon : & puis ſe va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit ſon mari de la ſorte.)
Elle fit tant qu'Henriet ſe tournant,
Sentit le fil. Auſſi-tôt il ſoupçonne
Quelque deſſein, & ſans faire ſemblant
D'être éveillé, ſur ce fait il raiſonne :
Se leve enfin, & ſort tout doucement;
De bonne foi ſon épouſe dormant,
Ce lui ſembloit : ſuit le fil dans la ruë,
Conclut de-là que l'on le trahiſſoit ;
Que quelque amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,

L'avertiſſant ainſi de ſa venuë :
Que la galante auſſi-tôt deſcendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car autrement, pourquoi ce badinage ?
Il falloit bien que Meſſer cocuage
Le viſitât : honneur dont à ſon ſens
Il ſe ſeroit paſſé le mieux du monde.
Dans ce penſer il s'arme juſqu'aux dents ;
Hors la maiſon fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur ſaura
Que ce logis avoit ſur le derriére
Dequoi pouvoir introduire l'ami :
Il le fit donc par une chambriére.
Tout domeſtique en trompant un mari
Penſe gagner indulgence pleniére.
Tandis qu'ainſi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune muguet
En ſont aux mains, & Dieu ſait la maniére.
En grand ſoulas cette nuit ſe paſſa ;
Dans leurs plaiſirs rien ne les traverſa :
Tout fut des mieux, graces à la ſervante,
Qui fit ſi bien devoir de ſurveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha ;
Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut ;
Deux jours après la commere ne faut
De mettre un fil ; Berlinguier auſſi tôt

L'ayant ſenti, rentre en la même peine,
Court à ſon poſte, & notre amant au ſien.
Renfort de joie : on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruſe ;
Et Berlinguier, prenant la même excuſe,
Sortit encore, & fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénoüement ;
Trois actes eut, ſans plus, la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant ſauvé,
Le brin de fil auſſi-tôt fut tiré
Par un des ſiens, ſur qui l'époux ſe ruë,
Et le contraint en occupant la ruë,
D'entrer chez-lui, le tenant au collet,
Et ne ſachant que ce fût le valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis eſt un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'époux.
Le compagnon ſe jette à leurs genoux ;
Dit qu'il venoit trouver la chambriére ;
Qu'avec ce fil il la tiroit à ſoi,
Pour faire ouvrir ; & que depuis n'aguere
Tous deux s'étoient entredonnés la foi.
C'eſt donc cela, pourſuivit la commere ;
En s'adreſſant à la fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil
Pour attraper, avec ce ſtratagême,

Votre galant. Or bien, c'est votre époux.
A la bonne heure : il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement ;
L'époux, la fille, & le valet, l'amant :
Puis au moûtier le couple s'alla rendre ;
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisiéme tour.
Lequel vaut mieux ? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne sût à qui la victoire accorder ;
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager :
Le procès [illegible]vent [illegible] pendra de [illegible] sorte
Encor lo[illegible] ne fut [illegible] on peut juger.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me suis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins consideré.
Lors que l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien ;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien ;
Jeunes tendrons à vieillards apparient :

Et cependant je voi qu'ils ſe ſoucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & même chiens couplés ;
Ainſi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris : car ce ſeroit merveille,
Si ſans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien ſouvent ne ſe rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.

On ſait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à ſa femme allégua,
Mainte vigile, & maint jour fériable,
Et du devoi[illegible]t s'échappe[illegible],
Très-lourdeme[illegible]il erroit [illegible]
Cetui Richard étoit Juge dans Piſe,
Homme ſavant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge :
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſéante, & la plus jeune d'ans
De la cité, fille bien alliée,
Belle ſur-tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ſes parens
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
Et l'on diſoit communément de lui,

Que ſes enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conſeiller autrui,
Qui ne voit goutte en ſes propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi ſervir
Un tel oiſeau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuſer, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon ſon compte & ſon calendrier,
Où l'on ſe pût ſans ſcrupule appliquer
Au fait d'hymen : choſe aux vieillards commode ;
Mais dont le ſexe abhorre la méthode.
Quand je dis, point, je veux dire, très-peu :
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la ſemaine ;
Et bien ſo[illegible] faiſoit venir [illegible]eu
Saint qu[illegible] [illegible]ais dan[illegible] légende.
Le vendredi, diſoit-il, nous demande
D'autres penſers, ainſi que chacun ſait :
Pareillement il faut que l'on retranche
Le ſamedi, non ſans juſte ſujet,
D'autant que c'eſt la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'eſt un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la ſemaine ;
Ce n'eſt le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excuſoit :
Et quand venoit aux fêtes ſolemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.

Long-temps devant toûjours il s'abstenoit ;
Long-temps après il en usoit de même ;
Aux quatre-temps autant il en faisoit ;
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison pour le vieillard étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit :
De Patrons même il avoit une liste.
Point de quartier pour un Evangeliste,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'étoit, Martyr & Confesseur
Qu'il ne chommât : tous les savoit par œur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les broüillards, & puis la canicule,
De s'excuse[illegible]étant jamais [illegible]x.
La chose ainsi [illegible]sque [illegible]é,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre Docteur régaloit sa moitié
Petitement ; enfin c'étoit pitié :
A cela près, il traitoit bien sa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame ;
Mais tout cela n'est que pour amuser
Un peu de temps des esprits de poupée ;
Droit au solide alloit Bartholomée.
Son seul plaisir dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison,
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.

Là quelquefois sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la péche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc, qu'un jour de promenade
Bartholomée & Messer le Docteur,
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer. Ils avoient fait gageure,
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux
Dans chaque barque en tout qu'un homme ou deux.

Certain corsaire apperçut la chaloupe
De notre ép[illegible] & vint ave[illegible] sa tr[illegible]pe
Fondre de[illegible]mena bien [illegible] beau;
Laissa Ric[illegible] qu[illegible]es du rivage,
Il n'osa pas hazarder davantage;
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir: car il aimoit la joie
Plus que l'argent, & toûjours avoit fait
Avec honneur son métier de corsaire;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toûjours prêts à bien faire;
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes allégue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.

La belle fit ſon devoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il ſe put étendre :
Et Pagamin de la réconforter ;
Et notre épouſe à la fin de ſe rendre.
Il la gagna : bien ſavoit ſon métier.
Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus corſaire que l'autre,
Vivant de rapt, faiſant peu de quartier.
La belle avoit ſa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir dequoi payer :
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par tout, & ſans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fu[illegible]it mention [illegible]table.
Notre legiſte [illegible] mis [illegible] feu,
Que ſon épouſe étoit toûjours fidéle,
Entiére, & chaſte ; & que moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un ſauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'eſt à grand tort : je veux vous rendre franche,
Et ſans rançon votre chere moitié.
Ne plaiſe à Dieu, que ſi belle amitié
Soit par mon fait de deſaſtre ainſi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine,
Vous reviendra ſelon votre deſir ;
Je ne veux point vous vendre ce plaiſir.

Faites-moi voir ſeulement qu'elle eſt vôtre.
Car ſi j'allois vous en rendre quelqu'autre,
Comme il m'en tombe aſſez entre les mains,
Ce me ſeroit une eſpéce de blâme.
Ces jours paſſés je pris certaine Dame,
Dont les cheveux ſont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune, & fraiche.
Si cette belle, après vous avoir vû,
Dit être à vous, c'eſt autant de conclu :
Reprenez-là ; rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez ſagement,
Et me traitez trop généreuſement.
De ſon métier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payer[illegible]tant, ſans [illegible]ter :
Le compl[illegible]ici né[illegible]aire ;
Voilà ma bourſe : il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu
D'honnêteté ? Non ſera ſur mon ame ;
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne ſoit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foi ;
Mais aux baiſers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un ſeul point ;
C'eſt qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouſe toute à l'heure,
Qui froidement, & ne s'émouvant point,

Devant ſes yeux voit ſon mari paroître,
Sans témoigner ſeulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
Voyez, dit-Il, la pauvrette eſt honteuſe
Devant les gens; & ſa joie amoureuſe
N'oſe éclater, ſoyez ſûr qu'à mon cou,
Si j'étois ſeul, elle ſeroit ſautée.
Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela;
Dedans ſa chambre allez, conduiſez-la.
Ce qui fut fait: & la chambre fermée,
Richard commence: Eh là, Bartholomée,
Comme tu fais! Je ſuis ton Quinzica,
Toûjours le même à l'endroit de ſa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon [illegible]ſa[illegible]e un ſi gra[illegible]gement?
C'eſt la doul[illegible] de ton [illegible]t
Qui me rend tel; & toi ſeule en es cauſe.
T'ai-je jamais refuſé nulle choſe,
Soit pour ton jeu, ſoit pour tes vêtemens?
En étoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave?
Tu le ſeras étant avec ces gens;
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée. Eſt-il temps maintenant
D'en avoir ſoin? S'en eſt-on mis en peine,
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous,
Vous, vieux penard, moi fille jeune & drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvûe,

Et de goûter ce qu'hymen a de doux.
Pour cet effet j'étois assez aimable ;
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari, qui, pour toute chanson,
N'a jamais eu que ses jours de férie :
Mais Pagamin, si-tôt qu'il m'eut ravie,
Me sût donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, Monsieur, mon cher époux ;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagam[illegible] vous en a[illegible]
Vous & le[illegible]ez mérité[illegible] ;
Vous, pou[illegible] mal mesuré vos forces
En m'épousant ; eux pour s'être mépris,
En préférant les legéres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira :
Il ne sait loi, ni digeste, ni code ;
Et cependant très-bonne est sa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend & vous touche :
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins.
Et puis qu'enfin nous voici sans témoins,

Adieu vous dis, vous, & vos jours de fête.
Je suis de chair, les habits rien n'y font.
Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard tombé des nuës,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ses hontes buës,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de-là.
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien-fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant c[illegible]isis [illegible]un & l'autr[illegible]preuve.
Belle leçon p[illegible]r gens à cl[illegible]s ;
Sinon qu'ils soient [illegible]modante :
Car en ce cas Messieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la Dame est contente.

A FEMME AVARE, GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Bocace.

QU'UN homme soit plumé par des coquettes,
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort : plus d'amour sans payer :
En beaux Louis se content les fleurettes.

Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur si me faut il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc Soudar :
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourser, escroquant la chrétienne.
Ceci notez, & qu'il vous en souvienne,
Galants d'épée ; encor bien que ce tour
Pour vous stiler soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci d[illegible]z Sire Gasp[illegible]
Tant fré[illegible]u'il devin[illegible] la fin
De son épouse amoureux sans mesure.
Elle étoit jeune, & belle créature ;
Plaisoit beaucoup ; fors un point, qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui seul rebutoit
Les plus ardens : c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose en ce siécle fort rare.
Je l'ai ja dit : rien n'y font les soupirs.
Celui-là parle une langue barbare,
Qui l'or en main n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaisirs
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il sort chez les François
Plus de cocus, que du cheval de Troie

Il

Il ne ſortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun ſait ce que c'eſt
Que de parler : le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien, qu'il propoſe
Deux cens écus. La belle l'écouta ;
Et Gaſparin à Gulphar les prêta ;
Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en préſence des gens.
Voilà, dit-il, deux cens écus comptans,
Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
La belle crut qu'il avoit dit
Par politique, & pour jo [illegible]
Le lendemain elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit ce jour & les ſuivans
pour ſon argent, & même avec uſure :
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon épouſe préſente,
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun beſoin, comme je l'avois crû :
Déchargez-en votre livre, de grace.
A ce propos auſſi froide que glace
Notre galante avoüa le reçû.

Qu'eût-elle fait ? On eût prouvé la choſe,
Son regret fut d'avoir enflé la doſe
De ſes faveurs : c'eſt ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher ſur les toits.
De l'en blamer, il ſeroit inutile :
Ainſi vit-on chez nous autres François.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte ti[illegible]t Nouvel[illegible]s nouvel'es.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdiſoit tout commerce à ſa femme.
Dans le deſſein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recüeil
De tous les tours que le ſexe fait faire.
Pauvre ignorant ! Comme ſi cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement.
Il captivoit ſa femme cependant ;
De ſes cheveux vouloit ſavoir le nombre,
La faiſoit ſuivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit auſſi peu que ſon ombre.
Ce fou tenoit ſon recüeil fort entier :

Il le portoit en guiſe de Pſeautier,
Croyant par là les galants hors de gamme.
Un jour de fête arrive que la Dame,
En revenant de l'Egliſe, paſſa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta,
Fort à propos, plein un panier d'ordure.
On s'xcuſa : la pauvre créature,
Toute vilaine entra dans le logis ;
Il lui fallut dépouiller ſes habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dés en entrant, par cette douagna,
Qui hors d'haleine à Monſieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là
N'eſt dans mon [illegible]vre, & je ſ[illegible]is pour dupe :
Que le recüeil [illegible]u diable ſoi[illegible] donné.
Il diſoit bien : car [illegible] avoit jetté
Cette immondice, & la Dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuſe
Pour éloigner ſon dragon quelque temps.
Un ſien galant ami de là dedans
Tout auſſi-tôt profita de la ruſe.

Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil :
Ce n'eſt coup ſûr encontre tous eſclandres,
Maris jaloux, brûlez votre recüeil,
Sur ma parole, & faites-en des cendres.

LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

UN Gaſcon, pour s'être vanté
De poſſéder certaine belle,
Fut puni de ſa vanité
D'un façon aſſez nouvelle.
Il ſe vantoit à faux, & ne poſſédoit rien.
Mais quoi! Tout médiſant eſt prophête en ce monde:
On croit le mal d'abord; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vûë en réponde.
La Dame cependant du Gaſcon ſe moquoit,
Même au logis pour lui rarement elle étoit:
Et bien ſouvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La belle auſſi-tôt s'enfuyoit,
S'allant ſauver chez ſa voiſine.
Elle avoit nom Philis, ſon voiſin Eurilas,
La voiſine Cloris, le Gaſcon Dorilas,
Un ſien ami Damon, c'eſt tout, ſi j'ai mémoire:
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'hiſtoire,
Etoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque choſe de plus encor que tout cela.
Pour Philis, ſon humeur libre, gaye, & ſincere:
Montroit qu'elle étoit ſans affaire,
Sans ſecret, & ſans paſſion.

On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon, qui laissoit d'écus plein une tonne;
En mille endroits de sa personne
La belle avoit dequoi mettre un Gascon aux cieux ;
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sai quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle,
Rebelle toutefois de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser, si le sire
Importuna la veuve, & s'il fit des sermens.
Ceux des Gascons & des Normands
Passent peu pour mots d'Evangile.
C'étoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
Philis dissimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un service de vous ;
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux ;
La chose est sans péril, & même fort aisée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,

Il leur ſaut une nuit entiére, & par delà,
Pour démêler entr'eux tout ce différend-là ;
Notre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant près de lui, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abſtinence,
Et ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié ;
Ronfle toûjours ; fait la nuit d'une traite :
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette.
Nous vous ajuſterons : enfin, ne craignez rien :
Je vous récompenſerai bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place.
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit ;
Il devient auſſi froid que glace ;
N'oſeroit touſſer ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher ;
Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée :
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit ſe retourna cent fois,
Et juſques ſur le nez lui porta certains doigts,
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ſes inquiétudes,
C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas ſont dangereux,
Lorſque l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme

Toûjours nouveaux ſujets alarmoient le pauvre
homme.
L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :
Il crut même ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque choſe à mon ſens de terrible.
Une ſonnette étoit prêt du chevet du lit :
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme à ce bruit :
Cette fois-là ſe croit détruit :
Fait un vœu, renonce à ſa Dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit.
Philis l'avoit promis ; quand voici de plus belle
Un flambeau, comble de tous maux.
Le Gaſcon, après ces travaux,
Se fut bien levé ſans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une perſonne,
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui ſans trop attendre
Tout en chemiſe s'alla rendre
Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gaſcon
La peine & la frayeur extrême ;
Et qui pour l'obliger à ſe tuer ſoi-même,

En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laissoit son sein à demi nû.

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

IL n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai, comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule & sans crainte.
Mais aux événemens, de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'est pas un grand mal.
Alaciel & sa mémoire
Ne sauroient guére perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement :
Points, qui sont véritablement
Le plus important de l'histoire.
L'un est que par huit mains Alaciel passa,
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que son fiancé ne s'en embarrassa,

Ayant

Ayant peut-être en ſa perſonne
Dequoi négliger ce point-là.
Quoiqu'il en ſoit, la belle en ſes traverſes,
Accidens, fortunes diverſes,
Eut beaucoup à ſouffrir, beaucoup à travailler;
Changea huit fois de chevalier:
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuſe:
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compaſſion,
Crainte de pis, honnête excuſe.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de ſon fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle;
Et dans ſon erreur par la belle
Apparemment il fut laiſſé.
Qu'on n'y puiſſe être pris, la choſe eſt toute claire;
Mais après huit, c'eſt une étrange affaire.
Je me rapporte de cela
A quiconque a paſſé par là.

Zaïr Soudan d'Alexandrie
Aima ſa fille Alaciel
Un peu plus que ſa propre vie.
Auſſi ce qu'on ſe peut figurer ſous le ciel
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant (j'y mets encor ce point)
La rendoit d'autant eſtimable:
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces,
Mamolin Roi de Garbe en devint amoureux;

Il la fit demander, & fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres Princes,
La belle aimoit déja: mais on n'en savoit rien.
Filles de Sang royal ne se déclarent guéres;
Tout se passe en leur cœur; cela les fâche bien:
Car elles sont de chair ainsi que les Bergeres.
Hispal, jeune seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la Dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, sans oser se le dire;
Ou s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son amant avec elle.
S'en fier à quelqu'autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires
Ayant pris le dessus du vent,
Les attaqua: le combat fut sanglant;
Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
Les assaillans, faits aux combats de mer,
Etoient les plus experts en l'art de massacrer;
Joignoient l'adresse au nombre. Hispal par sa vaillance
Tenoit les choses en balance.
Vingt corsaires pourtant montérent sur son bord.
Grifonio le gigantesque
Conduisoit l'horreur & la mort
Avecque cette soldatesque.
Hispal en un moment se vit environné.

Maint corsaire sentit son bras déterminé :
De ses yeux il sortoit des éclairs & des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il savoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau ;
Et l'ayant déstinée à ses plaisirs infâmes,
Il l'emportoit comme un moineau.
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante ;
Il prit aussi la cassette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une amante.
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu, dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corsaire emportant cette proie
N'en eut pas long-temps de sa joie.
Un des vaisseaux, quoi qu'il fut accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le Heros, d'un revers, coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre.
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant :
Part demeure sur pieds en la même posture.
On auroit ri de l'aventure,
Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.

Hispal se jette après. L'un & l'autre vaisseau
Mal-mené du combat, & privé de pilote
Au gré d'Eole & de Neptune flotte.

La mort fit lâcher prise au géant pourfendu :
L'Infante par sa robe en tombant soutenuë
Fut bien-tôt d'Hispal secouruë.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu :
Ils étoient presque à demi mille.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante :
Aucuns ont assuré comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa ;
Qu'à des cordons étant pendue
La belle après soi la tira ;
Autrement elle étoit perduë.

Notre nageur avoit l'Infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots.
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'acheve, il se passe une nuit ;
Point de vaisseau près d'eux par le hazard conduit ;
Point de quoi manger sur ces roches :
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premiéres approches.
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimés aussi-bien qu'amoureux,

Ils perdoient doublement en leur mesaventure.
Après s'être long-temps regardés sans parler,
Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler.
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure;
Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler! dit-il, le peut-on quand on aime?
Ah si..... Mais non, Madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez: vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots;
Mais jettant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.
La Princesse à ces mots ne se pût plus contraindre.
Pleurs de couler, soûpirs d'être poussés,
Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots & puis soûpirs encore:
En ce même langage Hispal lui repartit;
Tant qu'enfin un baiser suivit:
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
Après force vœux impuissans,
Le Héros dit: Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans
Ou des monstres marins deviennent la pature?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots;

J'ai de la force encor ; la côte eſt peu diſtante ;
Le vent y pouſſe ; eſſayons d'approcher ;
Paſſons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y réſolut ſans peine.
Les revoilà ſur l'onde ainſi qu'auparavant,
La caſſette en leſſe ſuivant,
Et le nageur pouſſé du vent,
De roc en roc portant la belle :
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'aide du ciel, & de ces repoſoirs,
Et du Dieu qui préſide aux liquides manoirs,
Hiſpal n'en pouvant plus de faim, de laſſitude
De travail, & d'inquiétude,
(Non pour lui, mais pour ſes amours)
Prit terre à la dixiéme traite,
Lui, la Princeſſe, & la caſſette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toûjours
Cette caſſette ? Eſt-ce une circonſtance,
Qui ſoit de ſi grande importance ?
Oui, ſelon mon avis : on va voir ſi j'ai tort.
Je ne prens point ici l'eſſor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent & ſans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour,
Les amans ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toûjours au néceſſaire.

La caſſette y pourvut avec maint diamant.
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gages ;
Fit achat d'un château le long de ces rivages ;
Ce château, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand,
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
Sous ces ombrages nos amans
Paſſoient d'agréables momens.
Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la caſſette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire ;
Sombre ſur-tout : la nature ſembloit
L'avoir mis là non pour autre myſtére.
Nos deux amans ſe promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant, Hiſpal expliquoit ſes deſirs,
Moitié par ſes diſcours, moitié par ſes ſoupirs,
Plein d'une ardeur impatiente,
La Princeſſe écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voici, diſoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reſte des hommes ;
Profitons-en : nous n'avons à ſonger
Qu'aux douceurs de l'amour en l'état où nous ſommes.
Qui vous retient ? On ne ſait ſeulement
Si nous vivons : peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favoriſez votre amant,

Ou qu'à votre époux il vous méne.
Mais pourquoi vous mener ? Vous pouvez rendre
heureux
Celui dont vous avez éprouvé la conſtance.
Qu'attendez-vous pour ſoulager ſes feux ?
N'eſt-il pas aſſez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait aſſez de réſiſtance ?
Hiſpal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faiſoit ſemblant d'écrire ſur les arbres.
Mais l'amour la faiſoit rêver,
A d'autres choſes qu'à graver
Des caractéres ſur l'écorce.
Son amant & le lieu l'aſſuroient du ſecret :
C'étoit une puiſſante amorce.
Elle re[illegible]it à regret.
Le Printemps par m[illegible]lheur étoit lors en ſa force,
Jeunes cœurs ſo[illegible] bien empêchés
A tenir leurs deſirs [illegible],
Etant pris par tant de maniere[illegible]
Combien en voyons-nous ſe laiſſer pas [illegible] pas
Ravir juſqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres ?
Amour, ſans qu'on y penſe, améne ces inſtans,
Mainte fille a perdu ſes gants,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſait la plûpart du temps

Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans : la belle s'excusa ;
Mais malgré soi déja presque vaincuë,
Les services d'Hispal en ce même moment
Lui reviennent devant la vûe,
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un geant :
Que lui demandoit son amant ?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenuë.
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever. Madame, songez-y :
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire :
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste d[illegible] mystere
Au fond de l'antre est [illegible]emeuré.
Que l'on la blâme ou [illegible], je sai plus d'une belle
A qui ce [illegible] est arrivé,
Sans en avo[illegible] moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs joüir :
Rien ne coûte en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel oüir
Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
Que de monumens amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie :
On y verroit écrit, *Ici pâma de joie*

Des mortels le plus heureux ;
Là mourut un amant ſur le ſein de ſa Dame :
En cet endroit, mille baiſers de flamme
Furent donnés, & mille autres rendus.
Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avoient une langue.
La choſe en vint au point, que las de tant d'amour
Nos amans à la fin regrettérent la Cour.
La belle s'en ouvrit, & voici ſa harangue.

Vous m'êtes cher, Hiſpal ; j'aurois du déplaiſir,
Si vous ne penſiez pas que toûjours je vous aime ;
Mais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir?
Je vous le demande à vous-même.
Ce ſont des feux bien-tôt paſſés
Que ceux qui ne ſont point dans leur cours traverſés :
Il y fa[illegible] peu de contrainte.
Je crains fort qu'à [illegible] fin ce ſéjour ſi charmant
Ne nous ſoit un deſer[illegible] & puis un monument :
Hiſpal, ôtez-moi ce[illegible]crainte.
Allez vous en voir promptem[illegible]nt
Ce qu'on croira de moi dedans Alexa[illegible]rie,
Quand on ſaura que nous ſommes en vie.
Déguiſez bien notre ſéjour :
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une eſcorte ſi ſûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
Trouvez ſeulement le moyen

De me ſuivre en ma deſtinée,
Ou de fillage ou d'Hymenée;
Et tenez pour choſe aſſurée,
Que ſi je ne vous fais du bien,
Je ſerai de près éclairée.

Que ce fût ou non ſon deſſein,
Pour ſe ſervir d'Hiſpal, il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de ſe mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre:
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent;
Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,
S'il eſt mort, s'il eſt vivant,
Tant la ſurpriſe fut grande;
En quels lieux eſt l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout ſatisfait,
On fit partir une eſcorte puiſſante.
Hiſpal fut retenu; non qu'on eût en effet
Le moindre ſoupçon de l'Infante.
Le chef de cette eſcorte étoit jeune & bien fait.
Abordé près du parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laiſſe l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accruë:
Il en devint épris à la premiére vûë;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit ſa penſée.
Elle s'en tint fort offenſée;
Et l'avertit de ſon devoir.

Témoigner en tel cas un peu de deſeſpoir
Eſt quelquefois une bonne recette.
C'eſt ce que fait notre homme, il forme le deſſein
De ſe laiſſer mourir de faim ;
Car de ſe poignarder, la choſe eſt trop tôt faite :
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de ſa ſottiſe.
Un jour ſe paſſe entier, lui ſans ceſſe jeûnant,
Elle toûjours le détournant
D'une ſi terrible entrepriſe.
Le ſecond jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condeſcendit
Aux volontés du capitaine ;
Et cet office lui rendit
Gayement, de bonne grace, & ſans montrer de peine ;
Autrement le remede eût été ſans effet.
Tandis que le galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires,
Diſant tantôt que les vents ſont contraires,
Tantôt qu'il faut radouber ſes galéres,
Pour être en état de partir ;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des corſaires.
Un corſaire en effet arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurés à la rade,

Les tuë, & va donner au château l'escalade ;
Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord,
L'aventure de la belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis corsaire & demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut. Nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite.
Attendez-vous de n'avoir à manger,
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moi ;
Qu'eût fait Alaciel ! Force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas souvent il le faut faire,
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là,

Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.
Si par pitié d'autrui la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
Elle se force donc, & prend en gré le tout.
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage ;
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Hélas ! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame en secret cet esclandre.

Le Seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, & sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit nuit & jour qu'a s'en rendre le maître.
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit ;
Pouvoit assembler deux mille hommes :
Il les assemble donc un beau jour, & leur dit :
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?
Allons tirer notre voisine

D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes,
Mais doucement & sans donner d'alarmes.
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre étant jointe,
Nous rendra sans hazard maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame;
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
Je me sens un desir en l'ame,
De lui restituer ses biens & son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage,
Dont ces brigands ont rempli la maison.
Je vous demande encore un don: [faire.
C'est qu'on pende aux créneaux haut & court le cor-
Cette harangue militaire
Leur sût tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu:
L'on mange peu; l'on boit en récompense:
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas;

Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle eſt portée, & point d'autre embarras.
Point de tambours; force bons coutelas.
On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'Orient venoit de s'ouvrir:
C'eſt un temps où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui par ſa fraîcheur nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple corſaire
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut aſſommé ſans le ſentir.

Le chef pendu, l'on améne l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa ſurpriſe & ſon épouvante,
Et les civilités de ſon libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priére ſauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, conſola les mourans,
Puis quitta ſans regret ces lieux remplis d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ſes deux derniers galants:
Je n'ai pas peine à le croire.

Son voiſin la reçut dans un appartement
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte, & nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre.
Grande chere ſur-tout, & des vins fort exquis.

Les Dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel, qui de sa vie
Selon sa loi n'avoit bu vin,
Goûta ce soir par compagnie
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce:
Insensiblement fit carrousse;
Et comme amour jadis, lui troubla la raison;
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des Dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver, dira-t'on, d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,
Disoit l'autre jour un certain:
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'hôte de la belle,
Cette nuit disposérent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés à la fin,
La Princesse au sortir du somme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix:
Elle ne put crier, & de crainte saisie,
Permit tout à son hôte, & pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent;
Ce n'est que la premiére à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant

Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il étoit fort aisé,
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
L'Infante assurément agréroit son service.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puisse être refusé?
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put sans parler contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur joüet.
Comment l'entend Monsieur mon hôte?
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Etoit au maître du logis.
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses.
Encherissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant:
Aimez-moi par dépit, & par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi: l'on poussa les affaires.
L'on se vengea, l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta guéres.

Et de cinq, si j'ai bien compté.
Le sixiéme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns est rapporté
D'une maniére différente.
Force gens concluront de-là,
Que d'un galant au moins je fais grace à la belle,
C'est médisance que cela:
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son époux n'eut assurément
Que huit précurseurs seulement.
Poursuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint, quand l'ami fut content.
Alaciel lui pardonnant,
Fit entr'eux les choses égales:
La clémence sied bien aux personnes royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit:
Et le conteur étoit un certain gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant homme;
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soûpirs,
Jusques à commencer près de la plus sévére
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le galant rencontra
Cette fillette,

Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute ſeulette.
L'Infante étoit fort près de-là :
Mais il ne la vit point, & crut en aſſurance
Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour & des douceurs
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce galant ſouvent grêlé l'eſpoir.
La crainte lui nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, ſelon toute apparence,
Favoriſé,
Si la belle eût oſé.
Se voyant craint de cette ſorte,
Il fit tant, qu'en ce pavillon
Elle entra par occaſion ;
Puis le galant ferme la porte :
Mais en vain, car l'Infante avoit dequoi l'ouvrir.
La fille voit ſa faute, & tâche de ſortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle ;
L'Infante vient, & vient comme il falloit ;
Quand ſur ſes fins la Demoiſelle étoit.
Le galant indigné de la manquer ſi belle,
Perd tout reſpect, & jure par les Dieux,
Qu'avant que ſortir de ces lieux,
L'une ou l'autre payera ſa peine ;
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous ſecours humains,
Dit-il, la réſiſtance eſt vaine.

Tirez au ſort ſans marchander ;
Je ne ſaurois vous accorder
Que cette grace :
Il faut que l'une ou l'autre paſſe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait Madame ? dit la belle,
Pâtira-t'elle pour autrui ?
Oui ſi le ſort tombe ſur elle,
Dit le galant, prenez-vous-en à lui.
Non, non, reprit alors l'Infante,
Il ne ſera pas dit que l'on ait, moi préſente,
Violenté cette innocente.
Je me réſous plûtôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le ſort à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire :
Il lui donna ſa voix, à ce que dit l'hiſtoire.
L'autre ſortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela :
Mais le galant ſe ſeroit laiſſé pendre,
Plûtôt que de cacher un ſecret ſi plaiſant ;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélene
D'un ſi grand nombre de Paris.

Auſſi l'amour ſe joüoit d'elle.
Un jour entr'autres que la belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard
Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces ſortes de gens que ſur des palefrois,
Les belles ſuivoient autrefois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
Celui-ci qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
Comme faiſoient jadis Roger & Galaor,
N'eût vû la Princeſſe endormie,
Que de prendre un baiſer il forma le deſſein:
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du ſein,
Il étoit ſur le point d'en paſſer ſon envie,
Quand tout d'un coup il ſe ſouvint
Des loix de la chevalerie.
A ce penſer il ſe retint,
Priant toutefois en ſon ame
Toutes les puiſſances d'amour,
Qu'il pût courir en ce ſéjour
Quelque aventure avec la Dame.
L'Infante s'éveilla, ſurpriſe au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point;
Je ne ſuis geant ni ſauvage;
Mais chevalier errant, qui rens graces aux Dieux,
D'avoir trouvé dans ce boccage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, ſans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embraſoit;

C'étoit un homme qui faisoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir sa personne & son bras,
Et tout ce qu'en semblable cas
On a de coûtume de dire
A celles pour qui l'on soûpire.
Son offre fut reçûë, & la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les six galants. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre,
Et comme Alaciel de son sort se plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe? Non, reprit-elle, & pour cause;
Si les Dieux avoient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvû qu'amour me prête vie,
Vous les verrez, dit il. C'est seulement à vous
D'apporter remède à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'appaise:
Si j'en mourois (à vos bontés ne plaise)
Vous demeureriez seule, & pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand,
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs;

Qu'afin que la chose fût sûre,
Cette Princesse lui payeroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit;
Tant chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La Princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'Inconnu, qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bien-tôt. Il avoit dans sa troupe
Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
Notre héroïne prend, en descendant de croupe,
Un palefroi. Cependant le seigneur
Marche toûjours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute;
Pas la moindre ombre de dispute;
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur, (ainsi comptoient ces gens)
Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivérent,
Et s'embarquérent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été: certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains & gaillards ils débarquérent tous

Au

Au port de Joppe, & là se rafraîchirent;
Au bout de deux jours en partirent
Sans autre escorte que leur train:
Ce fut aux brigands une amorce:
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les brigands, reçut une blessure,
Qui le mit dans la sépulture;
Non sur le champ: devant sa mort
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen
Le surplus des faveurs avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort;
On paya les faveurs, dont enfin la derniére
Echût justement sur le bord
De la frontiére.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage;
Et le gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage.
Au Soudan il la présenta.
D'exprimer ici la tendresse,
Ou pour mieux dire les transports,

Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts ;
Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
Phœbus, qui, sur la fin du jour,
Tombe d'ordinaire si court,
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le gouverneur aimoit à se faire écouter,
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame,
Qui rioit sans doute en son ame.

Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vacquer nuit & jour au service
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses Temples & ses Chapelles,
Nommés pour la plûpart alcoves & ruelles.
Là, les gens pour Idole ont un certain oiseau,
Qui dans ses portraits est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en le servant menoit Madame Alaciel,
Vous beniriez cent fois le ciel

De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste, en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous ; les belles vont & viennent :
Point d'eunuques qui les retiennent :
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode ;
Tant elle est de facile humeur ;
Et je puis dire à son honneur,
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés
La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalés
De beaux présens ; & d'une amour si forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.
La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
Et tout savans qu'ils sont, ne s'y connoissent guéres.

Le plus sûr toutesfois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hazarder.
Filles, maintenez-vous ; l'affaire est d'importance;
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France,
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près:
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chastes & fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons:
Rompez lui toutes ses mesures:
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point conter, c'est le droit des garçons;
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remede sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur;
Mais pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

LA COUPE ENCHANTÉE.

Nouvelle tirée de l'Arioste.

LEs maux les plus cruels ne sont que des chansons,
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
Si l'oreille lui tinte, ô Dieux! tout est perdu.

Ses ſonges ſont toûjours que l'on le fait cocu :
	Pourvû qu'il ſonge, c'eſt l'affaire.
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir ;
	Car pour ſonger il faut dormir,
	Et les jaloux ne dorment guére.
Le moindre bruit éveille un mari ſoupçonneux ;
Qu'alentour de ſa femme une mouche bourdonne ;
	C'eſt cocuage qu'en perſonne
	Il a vû de ſes propres yeux :
Si bien vû, que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des ſots.
Il ſe maintient cocu, du moins de la penſée,
	S'il ne l'eſt en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'eſt-ce que cocuage ?
	Quel tort vous fait-il ? Quel dommage ?
Qu'eſt-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
	Se moquent avec juſte cauſe ?
	Quand on l'ignore, ce n'eſt rien,
	Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe.
Vous croyez cependant que c'eſt un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
A celui-là qui but dans la coupe enchantée.
	Profitez du malheur d'autrui.
Si cette hiſtoire peut ſoulager votre ennui,
	Je vous l'aurai bien-tôt contée.

Mais je vous veux premiérement
Prouver par bon raiſonnement,

Que ce mal dont la peur vous mine & vous consume,
N'eſt mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aiſément que de coûtume?
Cela s'en va-t'il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence?
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets?
Ne retrouvez-vous pas toûjours les mêmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conſéquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Oui; mais l'honneur eſt une étrange affaire!
Qui vous ſoûtient que non? Ai-je dit le contraire?
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entens que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome;
Le cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Prouvons que c'eſt un bien: la choſe eſt fort facile.
Tout vous rit, votre femme eſt ſouple comme un gand;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable,

On vous met le premier à table,
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du ſeigneur :
Heureux qui vous le ſert ! La blondine chiorme,
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron ; donc je conclus en forme,
Cocuage eſt un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte & ſes as & ſes Rois.
Avez-vous ſur les bras quelque Monſieur Dimanche,
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.
Ajoûtez que l'on tient votre femme en haleine,
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas :
Menelas rencontra des charmes dans Helene,
Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avoit pas.
Ainſi de votre épouſe : on veut qu'elle vous plaiſe.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaiſe,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien ;
Pour toutes ces raiſons je perſiſte en ma théſe,
Cocuage eſt un bien.

Si ce Prologue eſt long, la matiére en eſt cauſe ;
Ce n'eſt pas en paſſant qu'on traite cette choſe.
Venons à notre hiſtoire. Il étoit un Quidam,
Dont je tairai le nom, l'état, & la patrie :
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de ſa vie
Femme ne lui ſeroit autre que bonne amie,
Nymphe ſi vous voulez, bergere & cetera ;

Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pû trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit pere, & mourut : le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme:
Tel deüil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur & son ame.
La fille crut, se fit ; on pouvoit déja voir
Hausser & baisser son mouchoir.
Le temps coule, on n'est pas si-tôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait, & puis le serviteur.
Le pere avec raison eut peur
Que sa fille chassant de race
Ne le prévînt, & ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord ;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature

Dans un Couvent : là cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'éguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger & qui gâtent l'eſprit :
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût ſû tirer de la belle
Un ſeul mot que de ſainteté.
En ſpiritualité
Elle auroit confondu le plus grand perſonnage.
Si l'une des Nonains la loüoit de beauté,
Mon Dieu fi, diſoit-elle, ah ! ma ſœur, ſoyez ſage:
Ne conſidérez point des traits qui périront :
C'eſt terre que cela ; les vers le mangeront.
Au reſte, elle n'avoit au monde ſa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapiſſoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa ſageſſe, ſon bien, le bruit de ſes beautés,
Mais le bien plus que tout, y fit mettre la preſſe :
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainſi que l'on y laiſſe
Les bons partis, qui vont ſouvent
Au Moutier ſortant du Couvent.
Vous ſaurez que le pere avoit long-temps devant
Cette fille légitimée ;
Caliſte (c'eſt le nom de notre renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres ſaints,
Il ſe préſenta des blondins,

De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge,
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage;
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla,
Et pour gendre aussi-tôt le pere l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le doüaire:
La fille étoit unique & le garçon aussi:
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant, qui sans lui se seroit morfondu.
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame:
Quoi que pour la gagner il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, & la chance se tourne.

Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.

Damon, c'est notre époux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuse & le plains ; d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eut fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors ; & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût été qu'à l'A. B. C.
Car Nérie eut à ses gages
Les intendans des orages,
Et tint le destin lié,
Les Zéphirs étoient ses pages ;
Quant à ses valets de pied,
C'etoient Messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventesfois,
Gens dispots, mais peu courtois.
Avec toute sa science
Elle ne pût trouver de remede à l'amour :
Damon la captiva. Celle, dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posseder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,

C'étoit une affaire faite :
Mais elle alloit au point : & ne marchandoit pas.
Damon, quoi qu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidéle à sa moitié ;
Et vouloit que l'enchanteresse
Se tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris ? La race en est cessée ;
Et même je ne sai si jamais on en vit.
L'histoire en cet endroit est selon ma pensée
Un peu sujette à contredit :
L'hippogrife n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée :
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres :
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afeterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hymenée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : Votre fidélité
Vous paroît héroïque & digne de loüange ;
Mais je voudrois savoir comment de son côté
Caliste en use, & lui rendre le change.
Quoi donc, si votre femme avoit un favori,

Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maitresse ?
Et pendant que Caliste attrapant son mari
Poufferoit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage ;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous ! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique !
Et vous les bannirez de votre République !
Non non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve ;
Il vous feront trouver Caliste toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Eraste
Va chez vous fort assidument.
Seroit-ce en qualité d'amant
Reprit Damon, qu'Eraste nous visite ?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
Votre ami tant qu'il vous plaira,
Lui dit Nérie honteuse & dépite,
Caliste a des appas, Eraste a du mérite ;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ;
Tout cela s'accommode bien.

Ce discours porta coup, & fit songer notre homme.
Une épouse fringante, & jeune, & dans son feu,

Et prenant plaiſir à ce jeu,
Qu'il n'eſt pas beſoin que je nomme :
Un perſonnage expert aux choſes de l'amour,
Hardi comme un homme de Cour,
Bien fait, & promettant beaucoup de ſa perſonne.
Où Damon juſqu'alors avoit-il mis ſes yeux ?
Car d'amis, moquez-vous, c'eſt une bagatelle,
En eſt-il de religieux,
Juſqu'à déſemparer, alors que la donzelle
Montre à demi ſon ſein, ſort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiéte, & regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne,
Veut dire, il y fait bon, l'heure du berger ſonne ;
Etes-vous ſourd ? Damon a dans l'eſprit
Que tout cela s'eſt fait, du moins qu'il s'eſt pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nérie en a bien-tôt le vent,
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude
Dont Damon s'eſt coëffé ſi malheureuſement,
L'enchantereſſe lui propoſe
Une choſe ;
C'eſt de ſe frotter le poignet
D'une eau, dont les ſorciers ont trouvé le ſecret ;
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphoſe,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Eraſte & l'air, & le viſage.

Et le maintien, & le corſage,
Et la voix : Et Damon ſous ce feint perſonnage
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage ;
Il ſe frotte, il devient l'Eraſte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver ſa femme :
Met la fleurette au vent ; & cachant ſon ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il : Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Printemps ?
Caliſte qui ſavoit les propos des amans,
Tourna la choſe en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & ſoûpirs furent tentés ;
Et pleurs & ſoûpirs rebutés.
Caliſte étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle.
Pour derniére machine, à la fin notre époux
Propoſa de l'argent ; & la ſomme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excuſable.
Caliſte enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raiſon.
Sa chaſteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adverſaire ?
Si tout ne s'enſuivit, il ne tint qu'à Damon.
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point

Ce bien-heureux métail, l'argent maître du monde!
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point:
Un Financier viendra, qui sur votre moustache
Enlevera la belle; &, dès le premier jour,
Il fera présent du panache:
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sût dont fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut: un mouton succéda;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable;
Mouton, qui sur le point de ne rien refuser
Donna pour arrhes un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, & dit à sa moitié:
Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait:
Je ne puis; & je t'aime encor toute infidelle:
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouse voyant cette métamorphose
Demeura bien surprise: elle dit peu de chose;
Les pleurs furent son seul recours.
Le mari passa quelques jours
A raisonner sur cette affaire:

Un

Un cocu se pouvoit-il faire
Par la volonté seule, & sans venir au point?
L'étoit-il, ne l'étoit-il point?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Bûvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art, que dès qu'un personnage
Duement atteint de cocuage
Y veut porter la lévre, aussi-tôt tout s'en va;
Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur son sein, sur sa barbe, & sur son vétement.
Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
Il boit tout sans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir son doute,
Porte la lévre au vase: il ne se répand rien.
C'est, dit-il, réconfort; & pourtant je sai bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en votre troupe,
Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon;
Faisant à sa femelle un étrange sermon.
Misérables humains, si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus
A l'entour de sa femme, & la rendit coquette.
Quand les galants sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiéte,
Et de tout ſon pouvoir court au-devant d'un mal,
Que la peur bien ſouvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il conſulte la taſſe.
Il y boit huit jours ſans diſgrace;
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage ſe répand.
Ce fut bien là le comble. O ſcience fatale!
Science, que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale.
Lui-même eſt ſur le point de ſe précipiter.
Il enferme ſa femme en une tour quarrée;
Lui va ſoir & matin reprocher ſon forfait.
Cette honte qu'auroit le ſilence enterrée,
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliſte cependant méne une triſte vie.
Comme on ne lui laiſſoit argent ni pierrerie,
Le géolier fut fidéle, elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuſe
Prend ſon temps que Damon plein d'ardeur amoureuſe,
Etoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcuſable;
Mais quoi, ſuis-je la ſeule? Helas, non! Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident ſemblable:
Que le moins entaché ſe moque un peu de vous:
Pourquoi donc être inconſolable?
Hé bien, reprit Damon, je me conſolerai,
Et même vous pardonnerai,

Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puiſſe former une armée aſſez grande
Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer
Le vaſe qui me ſût vos ſecrets réveler.
Le mari ſans tarder executant la choſe,
Attire les paſſans ; tient table en ſon château.
Sur la fin des repas à chacun il propoſe
L'eſſai de cette coupe, eſſai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;
Voulez vous ſavoir ſi la vôtre
Vous eſt fidéle ? Il eſt quelquefois bon
D'apprendre comme tout ſe paſſe à la maiſon.
En voici le moyen ; bûvez dans cette taſſe.
Si votre femme, de ſa grace,
Ne vous donne aucun ſuffragant,
Vous ne répandrez nullement.
Mais ſi du Dieu nommé Vulcan
Vous ſuivez la baniére, étant de nos confréres
En ces redoutables myſtéres,
De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,
Autant en font l'eſſai : preſque tous y ſont pris.
Tel en rit, tel en pleure ; & ſelon les eſprits
Cocuage en plus d'une ſorte
Tient ſa morgue parmi ſes gens ;
Déja l'armée eſt aſſez forte

Pour faire corps, & battre aux champs.
La voila tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils seront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace;
Car pour être royale il ne lui manque plus
Que peu de gens: c'est une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les differens degrés où monte cocuage
Réglent le pas & les emplois:
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage.
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant;
Ou l'on lui donne un régiment;
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait général, & croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua:
Plus d'un intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,

Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait :
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : Grand merci de la coupe.
Je crois ma femme chaste ; & cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t'il ? Cela sera-t'il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux ?
Je dors d'autant, graces aux Dieux :
Puis-je demander autre chose ?
Que sai-je ? Par hazard si le vin s'épandoit ?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit ?
Je suis quelquefois mal adroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Messire Damon, je suis vôtre :
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, & ne hazarda point.
Damon dit : Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été. Consolons-nous pourtant :
Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant :
Par son mari chere tenuë
Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,

Que fait on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace.

JE me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, & je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en Paradis ;
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit si follement,
Que pour lui plaire il eut vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la Dame ;
A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre,
On ne doit plaindre un métail qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;
Fait taire chiens ; & quand il veut, servantes,
Et quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Ciceron, & mieux persuadantes :
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.

Si laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon ; Féderic échoüa
Près de ce roc, & le nez s'y cassa ;
Sans fruit aucun vendit & fricassa
Tout son avoir ; comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possedoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelloit Messire
A longue queuë ; enfin grace à l'amour
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis ; même-amis, Dieu sait comme.
Le plus zelé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire, c'est dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint là :
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle : on oublia les dons,
Et le mérite, & les belles raisons
De Federic, & sa premiére vie.
Le protestant de Madame Clitie
N'eût du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet :
De maints tournois elle fut le sujet ;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, & faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon,
Federic eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence,

Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance:
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélene favorable ;
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable
Premiérement ; puis en vint aux comtés ;
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
De-là les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sai pas lesquels sont les meilleurs:
Mais je sai bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé ;
Prenez le titre, & laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien :
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons ; mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux ; sans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.

Là

Là Federic alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misére à Florence;
Honteux encor de n'avoir sû gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs & de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'oüit jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée;
Cuisine froide & fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin: sur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en alloit sans valets
Sacrifiant à sa mélancolie
Maintes perdrix, qui, las! ne pouvoient mais
Des cruautés de Madame Clitie.
Ainsi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant;
Mais de ses feux la memoire importune
Le talonnoit: toûjours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie;
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,

Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toûjours considéré sa femme;
Par testament il déclare la Dame
Son héritiére, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfans mere ne sait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux:
Zéle souvent aux enfans dangereux.
Celle-ci tendre & fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée;
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce joüet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose,
Il le refuse, & pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le Faucon
De Federic; pleure & méne une vie
A faire gens de bon cœur détester:
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'oüir toûjours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cens pas de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un château:
Ainsi l'enfant avoit pû de l'oiseau
Oüir parler. On en disoit merveilles,
On en contoit des choses nompareilles:

Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, & qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée :
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée,
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Federic l'unique & seule chose
Qui lui restoit ; & supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien :
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude,
Point de faveurs, toûjours hautaine & rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout ; tient tout pour médecine :
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce Faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportérent enfin.
Chez Federic la Dame un beau matin
S'en va sans suite & sans nul équipage.
Federic prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux.
Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa Dame le treuve

Le rend confus. Il dit donc à la veuve:
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendu amoureux !
Un villageois, un haire, un miserable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart:
Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la Dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grénier.
Le pauvre amant en ce besoin extrême
Voit son Faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant ;
Foüille au bahu, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hazarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,

De m'en venir vous arracher le cœur
Encore un coup : il ne m'eſt guére honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiſeau qui fait ſon ſeul contentement.
Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
Mais excuſez une mere affligée ;
Mon fils ſe meurt : il veut votre Faucon :
Mon procédé ne mérite un tel don :
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en ſont allés aux plaiſirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injuſtice
Vous demander.... & quoi ? C'eſt temps perdu ;
Votre Faucon. Mais non, plûtôt périſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez ſans plus que cette triſte mere,
Aimant d'amour la choſe la plus chere
Que jamais femme au monde puiſſe avoir,
Un fils unique, une unique eſpérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; & pour toute allégeance
En votre ſein décharge ſa douleur.
Vous ſavez bien par votre expérience
Que c'eſt d'aimer : vous le ſavez, ſeigneur ;
Ainſi je crois trouver chez vous excuſe.

Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il, plût au ciel vous av[...]
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon paillier rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vû l'oiseau ; je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t'il, quand on reçoit sa Reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon Faucon ; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non Federic, dit-elle, je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque :
Que mon fils soit enlevé par la parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance,
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa :
Et de ses pleurs quelque-temps l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit le pere,

Le deuil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille à la fin conſoler ;
Deux médecins la traitérent de ſorte
Que ſa douleur eut un terme aſſez court ;
L'un fut le temps, & l'autre fut l'amour.
On épouſa Federic en grand' pompe ;
Non ſeulement par obligation ;
Mais qui plus eſt, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple : & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer notre avoir.
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela près, ce ſont choſes charmantes.
Sous le ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprens le ſexe en général.
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci quand elles ſont aimantes,
J'ai les deſſeins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.

LE PETIT CHIEN.

Qui ſecouë de l'argent & des pierreries.

LA clef du coffre fort & des cœurs c'eſt la même.
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,

C'eſt du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand' part de ſes exploits :
A-t-il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon : car qui haït les préſens ?
Tous les humains en ſont friands,
Princes, Rois, magiſtrats : ainſi quand une belle
En croira l'uſage permis,
Quand Vénus ne ſera que ce que fait Themis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire ſans celle-là.

Un juge Mantoüan belle femme épouſa.
Il s'appelloit Anſelme : on la nommoit Argie :
Lui déja vieux barbon, elle jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
L'époux non content de cela,
Fit ſi bien par ſa jalouſie,
Qu'il rehauſſa de prix celle-là, qui d'ailleurs
Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut auſſi : d'en dire la maniére,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il ſeroit long : ſuffit que cet objet charmant
Les laiſſa ſoupirer, & ne s'en émût guére.

Amour établiſſoit chez le juge ſes loix,
Quand l'Etat Mantoüan, pour choſe de grand poids,

Résolut d'envoyer ambassade au saint Pere.
Comme Anselme étoit juge & de plus magistrat,
Vivoit avec assez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas sans résister
Qu'aux choix qu'on fit de lui consentit le bon homme;
L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encor; que savoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien:
Longue ambassade & long voyage
Aboutissent à cocuage.
Dans cette crainte notre époux
Fit cette harangue à la belle.
On nous sépare Argie: adieu, soyez fidéle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi; car, entre nous,
J'ai sujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette soupirante cohorte?
Vous me direz que jusqu'ici
La cohorte a mal réüssi:
Je le crois; cependant pour plus grande assurance,
Je vous conseille en mon absence
De prendre pour séjour notre maison des champs:
Fuyez la ville & les amans,
Et leurs présens;

L'invention en eſt damnable ;
Des machines d'amour c'eſt la plus redoutable ;
De tout temps le monde a vû don
Etre le pere d'abandon.
Déclarez-lui la guerre ; & ſoyez ſourde, Argie,
A ſa ſœur la cajolerie.
Dès que vous ſentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtreſſe
De tout ce que le ciel m'a donné de richeſſe :
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puiſſe ſans honte
Apprendre vos plaiſirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour ſon retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme :
Hélas ! il permettoit tous plaiſirs, hors un point
Sans lequel ſeul il n'en eſt point.
Son épouſe lui fit promeſſe ſolemnelle
D'être ſourde, aveugle, & cruelle ;
Et de ne prendre aucun préſent ;
Il la retrouveroit au retour toute telle,
Qu'il la laiſſoit en s'en allant,
Sans nul veſtige de galant.

Anſelme étant parti, tout auſſi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs :

Et tout aussi-tôt les amans
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya : ces gens l'embarrassoient,
L'atiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flamme :
Ils déplaisoient tous à la Dame,
Hormis certain jeune blondin,
Bien fait, & beau par excellence :
Mais qui ne put par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.

Son nom étoit Atis, son métier paladin :
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soûpirs ni la dépense :
Tout moyen par lui fut tenté.
Encor si des soûpirs il se fut contenté ;
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense c'est trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop :
Voilà mon homme misérable.
Que fait-il ? Il s'éclipse, il part, il va chercher
Quelque desert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un manant, qui foüillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson ;
Atis s'enquit de la raison.
C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.

Ami, reprit Atis, laiſſez-le ; n'eſt-il pas
Créature de Dieu, comme les autres bêtes ?
Il eſt à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile, & toute ſon eſpéce :
Dans ſes armes il en portoit,
Et de Cadmus il deſcendoit,
Celui-là qui devint ſerpent ſur ſa vieilleſſe.
Force fut au manant de quitter ſon deſſein.
Le ſerpent ſe ſauva. Notre amant à la fin,
S'établit dans un bois écarté, ſolitaire :
Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire,
Hors quelque oiſeau qu'on entendoit,
Et quelque Echo qui répondoit.
Là le bonheur & la miſére
Ne ſe diſtinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y ſuivit ; & cette ſolitude,
Bien loin d'être un remède à ſon inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loiſir qu'il eut d'y plaindre ſon tourment.
Il s'ennuya bien-tôt de ne plus voir ſa belle.
Retournons, ce dit-il, puiſque c'eſt notre ſort :
Atis, il t'eſt plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de ſes traits.
Adieu ruiſſeaux, ombrages frais,

Chants amoureux de Philomele ;
Mon inhumaine ſeule attire à ſoi mes ſens :
Eloigné de ſes yeux je ne vois ni n'entens.
L'eſclave fugitif ſe va remettre encore
En ſes fers, quoique durs, mais helas ! trop chéris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,
Quand ſur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du ſéjour de Thétis,
Une nymphe en habit de Reine,
Belle, majeſtueuſe, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant
Qui rêvoit alors à ſa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous ſoyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,
Votre amie & votre obligée ;
Vous connoiſſez ce nom fameux.
Mantouë en tient le ſien ; jadis en cette terre,
J'ai poſé la premiére pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtimens
Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.
La parque eſt inconnuë à toutes mes pareilles :
Nous operons mille merveilles :
Malheureuſes pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous ſommes d'ailleurs capables de ſouffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine :
Nous devenons ſerpens un jour de la ſemaine.
Vous ſouvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?

C'étoit moi qu'un manant s'en alloit assommer:
Vous me donnâtes assistance:
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir, je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps,
Vous gagnerez par vos présens
Argie & tous ses surveillans.
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point: c'est pour vous le trésor
Que lucifer me garde en sa grotte profonde.
Votre belle saura quel est notre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faisant mille tours sur l'herbette;
Et vous en pélerin joüant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté,
Qui tient votre cœur enchanté.

Aussi-tôt fait que dit; notre amant & la Fée,
Changent de forme en un instant:
Le voilà pélerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien, faisant tours & sautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets & gens du lieu s'assemblent autour d'eux.
Le petit chien fait rage; aussi fait l'amoureux;

Chacun danse, & Guillot fait sauter Perronelle.
Madame entend ce bruit, & sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le roy des épagneuls, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours:
Madame en fera ses amours;
Le veüille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice fait la demande.
Le pélerin, sans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;
Et voici ce qu'il lui propose.

Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins,
Il fournit à tous mes besoins:
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa pate entre mes mains fait tomber à l'instant
Au lieu de puces des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'est un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoye.
Pourvû que j'aye cette joie
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.
Quoi Madame l'ambassadrice!
Un simple pélerin! Madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le savoit!

Si cette même nuit quelque hôpital avoit
Hebergé le chien & son maître!
Mais ce maître est bien fait, & beau comme le jour :
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage & de traits :
On ne le connut pas, c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoûtoit : A gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien ?
Puis celui-ci posséde un chien
Que le Royaume de la Chine
Ne payroit pas de tout son or :
Une nuit de madame aussi c'est un trésor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à son chien feignoit de parler bas :
Il tombe aussi-tôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le sire.
Il tombe encore un diamant :
Atis en riant le ramasse.
C'est, dit-il, pour madame ; obligez-moi, de grace,
De le lui présenter avec mon compliment.
Vous direz à son excellence
Que je lui suis acquis. La nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit chien & sa science,
Le pélerin & son propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'esprit une telle infamie !

Avec

Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
Hélas ! mes cruautés ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roy cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir ;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moi qui ſuis une ambaſſadrice !
Madame, reprit la nourrice,
Quand vous ſeriez Impératrice,
Je vous dis que ce pélerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la Déeſſe la plus belle.
Atis votre beau paladin
Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage.
Mais mon mari m'a fait jurer !
Eh quoi ? De lui garder la foi du mariage.
Bon, jurer? Ce ſerment vous lie-t'il davantage
Que le premier n'a fait ? Qui l'ira déclarer ?
Qui le ſaura ? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſurer,
Si ſur le bout du nez tache pouvoit montrer,
Que telle choſe eſt arrivée.
Cela nous fait il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu ? Non, madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé ſon temps & ſes appas,
D'avec bouche, qui s'eſt tenuë à ne rien faire :
Donnez-vous, ne vous donnez pas,

Ce ſera toûjours même affaire.
Pour qui ménagez vous les tréſors de l'amour ?
Pour celui qui je crois ne s'en ſervira guere ;
Vous n'aurez pas grand' peine à fêter ſon retour.
La fauſſe vieille ſut tant dire,
Que tout ſe réduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du chien, & des charmes du ſire :
Pour cela l'on les fit monter.
La belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'Aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Notre heureux pélerin traverſa la ruelle, [Saints.
Comme un homme ayant vû d'autres gens que des
Son compliment parut galant, & des plus fins :
Il ſurprit & charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A S. Jacques de Compoſtelle.
Cependant pour la régaler,
Le chien à ſon tour entre en lice.
On eût vû ſauter favori
Pour la Dame & pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'eſt pas tout ; il ſe ſecoüe :
Auſſi-tôt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrettes de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il louë

La blancheur & le reste. Enfin il fait si bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit ; & la nuit vint.
Aussi-tôt que le drôle tint
Entre ses bras Madame Argie,
Il redevint Atis : la Dame en fut ravie ;
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monsieur l'ambassadeur. [bre.
Cette nuit eut des sœurs, & même en très-bon nom-
Chacun s'en apperçut ; car d'enfermer sous l'ombre
Une telle aise, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?

A quelques mois de là le saint Pere renvoie
Anselme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient sur sa personne.
De son vicegerent il apprend tous les soins :
Bons certificats des voisins :
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclaircissement sur cela.
Monsieur le juge interrogea
La nourrice avec les soubrettes,
Sages personnes & discretes ;
Il n'en put tirer ce secret.
Mais comme parmi les femelles

Volontiers le diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles,
La dame & la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A ſe venger de l'autre, & déclarer l'affaire.
Dût-elle auſſi ſe perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colére
Ou plûtôt la fureur de l'époux pût monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible;
Ainſi je m'en tairai : l'on peut par les effets
Juger combien Anſelme étoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienne voir ſon mari malade en la cité :
La belle n'avoit point ſon village quitté :
L'époux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ſes ordres preſſans;
La perfide a couvert mon front d'ignominie,
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
Poignarde là; mais prend ton temps :
Tâche de te ſauver; voilà pour ta retraite;
Prend cet or : ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite,
Et punis cette offenſe-là,
Quelque part que tu ſois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
Qui par ſon chien eſt avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit;

Je crois que par la jupe il tire,
Il se plaint, il jappe, il soûpire,
Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traîtresse.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge.
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame disparoit aux yeux du personnage ;
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; & son maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! O merveille !
Il y trouve un palais de beauté sans pareille :
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nud.
Anselme à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des Dieux :
Appartemens dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux :
On auroit peine à voir en ce siécle où nous sommes
Chose si magnifique & si riante aux yeux.
Toutes les portes sont ouvertes ;

Les chambres sans hôte, & desertes;
Pas une ame en ce louvre, excepté qu'à la fin
Un more très lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du juge, & semble la copie
D'un Esope d'Ethiopie.
Notre magistrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office:
Cher ami, lui dit-il, apprend-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice:
Car de dire un roy, c'est trop peu.
Il est à moi, reprit le more.
Notre juge à ces mots se prosterne, l'adore,
Lui demande pardon de sa témérité.
Seigneur, ajoûta-t-il, que votre Déité
Excuse un peu mon ignorance.
Certes tout l'Univers ne vaut pas la chevance,
Que je rencontre ici. Le more lui répond:
Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux absolu seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
..... Entens-tu ce langage,
Et sais-tu quel est cet usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanson du monarque des Dieux?

Anſelme.

Ganimede ?

Le more.

Celui-là même.
Prend que je ſois Jupin, le Monarque ſuprême ;
Et que tu ſois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout à fait ſi jeune ni ſi beau.

Anſelme.

Ah ! Seigneur, vous raillez, c'eſt choſe par trop ſûre ;
Regardez la vieilleſſe, & la magiſtrature.

Le more.

Moi railler ? Point du tout.

Anſelme.

Seigneur.

Le more.

Ne veux-tu point ?

Anſelme.

Seigneur..... Anſelme ayant examiné ce point
Conſent à la fin au myſtere.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire !
En page incontinent ſon habit eſt changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chauſſe trouſſé :
La barbe ſeulement demeure au perſonnage.
L'enfant d'honneur Anſelme avec cet équipage
Suit le more par tout. Argie avoit oüi
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le more lippu, c'étoit Manto la Fée,
Par ſon art métamorphoſée ;
Et par ſon art ayant bâti

Ce louvre en un moment, par son art fait un page
Sexagenaire & grave. A la fin au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup. Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé ?
Anselme ? Il ne se peut ; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'est-lui pourtant. Oh, oh ! Monsieur notre barbon,
Notre legislateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade ?
Homme de... La pudeur me défend d'achever.
Quoi, vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultére !
Du moins n'ai-je pas pris un more pour galant :
Tout me rend excusable ; Atis, & son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite
Peut résister un seul moment.
More, devenez chien. Tout aussi-tôt le more
Redevint petit chien encore.
Favori, que l'on danse : à ces mots favori
Danse, & tend la pate au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles :
Pistoles tombent à foison.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Sont-ce choses frivoles ?
C'est de ce chien qu'on m'a fait don.

Il a bâti cette maiſon.
Puis faites-moi trouver au monde une excellence,
Une Alteſſe, une Majeſté,
Qui refuſe ſa joüiſſance
A dons de cette qualité;
Sur-tout quand le donneur eſt bien fait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.
En échange du chien l'on me vouloit moi-même;
Ce que vous poſſédez de trop je l'ai donné;
Bien entendu, Monſieur, ſuis-je choſe ſi chere?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere,
Si je laiſſois aller tel chien à ce prix-là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà?
Le louvre pour lequel... mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,
Moi, qu'Atis ſeulement en ſes lacs a fait cheoir:
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattuë.
Touchez-là, mon mari; la paix; car auſſi-bien
Je vous défie ayant ce chien:
Le fer, ni le poiſon pour moi ne ſont à craindre.
Il m'avertit de tout, il confond les jaloux;
Ne le ſoyez donc point: plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'aſſurer de nous.

Anſelme accorda tout: qu'eût fait le pauvre ſire!
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,

Auroit eû ſes franches coudées.
Argie en rendit grace ; & compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devînt le palais ? dira quelque critique.
Le palais ? Que m'importe ? Il devint ce qu'il put.
A moi ces queſtions ! Suis-je homme qui ſe pique
D'être ſi régulier ? Le palais diſparut.
Et le chien ? Le chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? Cenſeur, tu m'importunes.
Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conquête eſt-on jamais content ?
Favori ſe perdoit ſouvent :
Mais chez ſa premiére maîtreſſe
Il revenoit toûjours. Pour elle, ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant
L'alloit voir fort aſſidûment :
Et même en l'accommodement
Argie à ſon époux fit un ſerment ſincére
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de ſon côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;
Et qu'il vouloit être fouetté
Si jamais on le voyoit page.

PATÉ D'ANGUILLE.

MÊME beauté, tant soit exquise,
Rassasie, & soule à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain ;
Diversité c'est ma devise.
Cette maîtresse un tantet bise
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve : & celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oüi, le mien dit non ;
D'où vient ? En voici la raison :
Diversité c'est ma devise.
Je l'ai ja dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle,
Il se trouva bien-tôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'hymen, & la possession
Eteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon :

Le maître étant bon compagnon,
Eut bien-tôt empaumé la Dame.
Cela ne plût pas au valet,
Qui les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc....
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune;
Dieu nous gard de plus grand' fortune.
Il fit a son maître un sermon.
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop; Dieu & raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, je suis sans chrétienne?
Vous en avez à la maison
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine;
C'est pour ma femme trop d'honneur;
Il ne lui faut si gros Monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs:
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puis qu'on ne sauroit défaire

Ce qui s'est fait, je voudrois bien,
(Ceci soit dit sans vous déplaire)
Que content de votre ordinaire
Vous ne goûtassiez plus du mien.
Le patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non sur ce discours ;
Et commanda que tous les jours
On mît au repas, près du sire,
Un pâté d'anguille : ce mets
Lui chatoüilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une & deux fois il en mangea ;
Mais quand ce vint à la troisiéme ;
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?
M'en voilà sou, reprit le sire ;
Et quoi toûjours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre,
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au diable ces pâtés maudits ;
Ils me suivront en Paradis,
Et par de-là, Dieu me pardonne.

Le maître accourt soudain au bruit,
Et prenant sa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne,
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si-tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas oüi dire
Que c'étoit votre grand ragoût?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez, lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux ami, je vous apprens
Que ce n'est pas une sottise,
En fait de certains appétits,
De changer son pain blanc en bis:
Diversité c'est ma devise.
Quand le maître eut ainsi parlé,
Le valet fut tout consolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque chose encor là-dessus:
Car, après tout, doit-il suffire
D'alléguer son plaisir sans plus?
J'aime le change. A la bonne heure,
On vous l'accorde: mais gagnez,
S'il se peut, les interressés:
Cette voie est bien la meilleure;
Suivez-la donc. A dire vrai,

Je croi que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorés usant toûjours,
Mots dorés font tout en amours,
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente :
J'ai rebattu cent & cent fois
Ceci dans cent & cent endroits,
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la Donzelle,
Son petit chien, sa Demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader ; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence ; & Dame
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode :
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, & toûjours depuis
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien & des créatures.
Les plus nouvelles sans manquer
Etoient pour lui les plus gentilles,

Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il pût:
Toutes étoient de bonne prise:
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.

LE MAGNIFIQUE.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de liberalité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bien-tôt emporté;
Rocher fut-il; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent;
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, & n'être pas un sot:
Quant à l'avare, on le haït: le magot
A grand besoin de bonne rhétorique;
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
Son train de vivre, & son honnêteté,

Ses dons sur-tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel : propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, & l'air des plus polis,
Il se piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le desir :
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette Dame
Mari jaloux, non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu joüiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés.
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présens.
Son concurrent n'avoit encore sû dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
(Car c'est toûjours une même chanson)
Si l'on l'eût sû, qu'eût-on fait ? Que fait-on ?
Ja n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit sû dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.

Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas:
Point de fenêtre, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entroüir la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t'il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déja dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présent étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas;
Il l'appelloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le louë;
Ce fut assez: notre amant proposa
De le troquer: l'époux s'en excusa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avouë
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toûjours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit: Eh bien, faisons-mieux, ne troquez;
Mais pour le prix du cheval permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame.
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-dessus;

J'en suis d'avis ; je livrerai ma femme ?
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
Quoi, vous présent ? Moi présent ! Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la présence
D'un mari fin comme vous, arriver ?
Aldobrandin commence d'y rêver :
Et raisonnant en soi : quelle apparence,
Qu'il en mévienne en effet moi présent ?
C'est marché sûr, il est fol ; à son dam :
Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sache, il faut faire défense
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore ;
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il se croit être en un enchantement.
Les saluts faits, en un coin de la salle
Ils se vont seoir. Notre galant n'étale
Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
Commença-t'il ; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'est que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
Penseriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,

De trop bon ſens. Si j'avois le loiſir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent deſir
Tout le menu; mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, & me diſe aux abois;
Tout ce chemin que l'on fait en ſix mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure:
Et plus encor; car ce n'eſt pas le tout.
Froid eſt l'amant qui ne va juſqu'au bout,
Et par ſottiſe en ſi beau train demeure.
Vous vous taiſez! Pas un mot! Qu'eſt-ce là?
Renvoyriez-vous de la ſorte un pauvre homme?
Le ciel vous fit, il eſt vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre, alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois, c'eſt une tricherie
De votre époux: il m'a joüé ce trait;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché: mais j'y ſais un ſecret:
Rien n'y fera pour le ſûr ſa défenſe.
Je ſaurai bien me répondre pour vous:
Puis ce coin d'œil, par ſon langage doux,
Rompt à mon ſens quelque peu le ſilence.
J'y lis ceci: Ne croyez pas, Monſieur,
Que la nature ait compoſé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes paſſades,
Joûtes, tournois deviſes, ſérénades
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offenſée;

Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis ; & me sentis blessée
Du même trait ; mais que nous sert ceci ?
Ce qu'il nous sert ? Je m'en vais vous le dire :
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre ;
De votre époux nous venger & nous rire ;
Bref le payer du soin qu'il prend ici ;
De ces fruits là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Descendez-y ; ne doutez du succès :
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos doüagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jetter une robe fourrée
Sur votre dos, & viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée.
Je monterai par la cour du voisin ;
Je l'ai gagné : la ruë est trop publique.
Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique ;
Que je vous aime ! & que je vous sai gré
De ce dessein ! Venez, je descendrai.
C'est vous qui parle ; & plût au ciel, Madame ;
Qu'on vous osât embrasser les genoux !
Mon Magnifique, à tantôt ; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte ; & feint d'être en courroux ;

Puis tout grondant : Vous me la donnez bonne,
Aldrobrandin ; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix là,
Vous les devez prendre sur ma parole.
Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens ; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toûjours quelque haute entreprise.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prise :
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas là tout ;
Nous y savons encor quelque rubrique :
Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous :
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua sur le soir ; & nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquérent.
Dire comment les choses s'y passérent,
C'est un détail trop long. Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement,

La Dame étoit, jeune, fringante & belle,
L'amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup sur coup furent pris:
Moins n'en valoit si gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent,
Aux doüagnas, & bonne sentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos; Messire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
Conclusion, qu'il prit en cocuage
Tous ses degrés; un seul ne lui manqua;
Tant sût joüer son jeu la haquenée;
Content ne fut d'une seule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
J'en connois bien qui ne sont si chanceux;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

LA MATRONE D'EPHESE.

S'IL est un conte usé, commun & rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommodeà ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?

N'a-t-elle point déja produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertu sans égale,
Et selon la commune voix,
Ayant sû rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du sexe. Heureuse sa patrie!
Chaque mere à sa brû l'alléguoit pour patron,
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie.
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célébre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole;
Il mourut, & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ses cris mettoit tout en alarme,

Celle-

Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toûjours moins forte que la plainte;
Toûjours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout à sa mesure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que son époux avoit perduë,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descenduë.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié;
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entens bien; c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse & hardie.
L'esclave avec la Dame avoit été nourrie:
Toutes deux s'entraimoient, & cette passion
Etoit crûë avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modéles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame

Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la veuve inacceſſible
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la biére,
Froide dépouille & pourtant chere.
C'étoit-là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Notre veuve choiſit pour ſortir d'ici bas.
Un jour ſe paſſe & deux ſans d'autre nourriture
Que ſes profonds ſoûpirs, que ſes frequens hélas!
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le ſort, & toute la nature.
Enfin ſa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment;
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami

L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi
Rempliroit aussi-tôt sa place.
C'étoit trop de sévérité:
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fit au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Remplissant l'air de ses clameurs:
Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs?
Pourquoi cette triste musique?
Pourquoi cette maison noire & mélancolique?
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit;
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajoûta la suivante,
De nous laisser mourir de faim & de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement:

Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé ;
Ce qu'il fit ; & l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame, il voudroit achever sa carriére.
La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biére ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? Attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois, hélas ! c'est dommage ;
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,

Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur
femme.
Le garde en fut épris, les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes :
Tout y fit. Une belle, alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la loüange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toûjours par degrés, comme l'on peut penser ;
De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cette hymenée un voleur se hazarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revint au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?

Si Madame y consent, j'y remedierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passans n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui sont
belles,
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fideles,
Elles auroient assez d'appas.

Prades, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçû, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire :
Cela lui sauvoit l'autre : &, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps: nous la saurons domter,
Moi par écrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir regné jusques ici
Dans les esprits, dans les coeurs même aussi.
Qui ne connoît l'initimable actrice
Représentant ou Phedre, ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Est il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve t'il une autre aussi touchante?
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;

Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiére,
Vous auriez eu mon ame toute entiére,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé;
Mais en aimant qui ne veut être aimé?
Par ces transports n'eſpérant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement votre ami;
De ceux qui ſont amans plus d'à demi:
Et plût au ſort que j'euſſe pû mieux faire!
Ceci ſoit dit: venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revûë.
Là confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menuë, [maint cri,
Jettoient maints pleurs, pouſſoient maint &
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en paſſant à chaque ame:
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?
L'une diſoit, hélas! c'eſt mon mari;
L'autre auſſi-tôt répondoit, c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence,

Qui

Qui non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le Prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir ſénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphégor auſſi tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûë, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs, & les peines;
Bref ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation:
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit;
Il n'en mit guére, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe:

Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme;
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la loüange. Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie:
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle:
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile,
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argenr & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens;
L'un, des époux satisfaits & contens,
Si peu rempli que le diable en eut honte.

L[e] journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors ;
Belle, & bien faite, & peu d'autres trésors ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orguëil extrême :
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orguëil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins bien fort apetissoient,
Altéroient fort le fond de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après forces prieres,
Et des façons de toutes les maniéres,
Il eut un oui de Madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa :
Dont Belphegor se moquant en son ame ;
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château ! Ces gens ont tout gâté.

Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous som- [mes,]
Dans les procès en prenant le revers.
Les si, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'Univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats ;
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille ;
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amans tout plaît, tout est parfait :
Chez les époux tout ennuie, & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toûjours débats ; toûjours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que Madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla ;
Plus d'une fois on courut à la noise.

Il lui falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme ſi vertueuſe ?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe,
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien. . . .
Il n'eſt pas ſûr qu'Honeſta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
d'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épouſa
La parenté de Madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand' ſœur, avec le petit frere ;
De ſes deniers mariant la grand' ſœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident ;
Et j'oubliois qu'il eût un intendant.
Un intendant ! Qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être un animal
Qui, comme on dit, ſait pêcher en eau trouble,
Et plus le bien de ſon maître va mal,

Plus le sien croît, plus son profit redouble;
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Donc par raison bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut, étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal.
Ses agens, tels que la plûpart des nôtres,
En abusoient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, & sa femme encor pire;

Qu'il n'y ſavoit reméde que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner ?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre ;
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Mathéo l'en prieroit ;
Trois fois ſans plus, & ce pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des ſergens.
Tout auſſi-tôt l'ambaſſadeur commence,
Avec grand bruit, d'entrer au corps des gens,
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien ;
Mais Mathéo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple : il ſe tranſporte à Rome,
Saiſit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable ſortit.
Le Roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille :
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant.
Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſile.
Il n'étoit bruit, au champs comme à la ville,

Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphegor se laissât conjurer)
Il la refuse; il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hazard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif, & misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire, on le force, on l'améne,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon & son conjurateur.
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court; n'est fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, & lorgne la finance.
L'esprit malin voyant sa contenance
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,

Puis l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sûr ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape, & méne à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggera ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait : dequoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entens-je là ?
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, & va par tout le monde,
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie ;
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie,
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin ;
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé ;
Car qu'eût il fait ? Ce n'étoient pas merveilles,
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,

Toûjours le même, & toûjours sur un ton;
Il fût contraint d'enfiler la venelle:
Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
Je voudrois voir quelque saint y durer;
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétens-je inférer?
Premiérement je ne sai pire chose,
Que de changer son logis en prison:
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut;
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

LA CLOCHETTE

Conte.

O Combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole;
Et quand juré? C'est ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs:
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,

Quelque jargon plein d'assez de douceurs ;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point ;
Et supposé que quant à la matiére
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguére
Dans la Touraine un jeune bachelier
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise :
Ores ce sont suppôts de Sainte Eglise)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau,
Qui, dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajeoloit la jeune bachelette,
Aux blanches dents, aux pieds nuds, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les loix ont avancé ce temps :
Les loix songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science,
Ce fut en vain : le peu d'expérience,

L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangére,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le coi de la nuit,
Le compagnon détourne une genisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
Prit aussi-tôt le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piéce au troupeau.
Dieu sait la vie; elle tance Isabeau,
Vous la renvoie; & la jeune pucelle
S'en va pleurant, & demande aux échos,
Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette;
Puis il la prit, puis la faisant sonner,
Il se fit suivre, & tant que la fillette
Au fond du bois se laissa détourner.
Jugez, lecteur, qu'elle fut sa surprise
Quand elle oüit la voix de son amant.
Belle, dit-il, toute chose est permise
Pour se tirer de l'amoureux tourment.

A ce discours la fille toute en transe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles, évitez
Le fond des bois, & leur vaste silence.

LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athenée.

A Son souper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un Esturgeon,
Sans en laisser que la tête.
Il soupe ; il créve ; on y court ;
On lui donne maints clisteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades
Jeunes, bien faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Pût pratiquer les leçons de sa mere,
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere;
Je prens sur moi le hazard du péché.

LE JUGE DE MESLE.

DEUX avocats, qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un juge de province;
Si ne pût onc découvrir le vrai point;
Tant lui sembloit que fût obsur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur,

Du doigt les serre, il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.
La Cour s'en plaint, & le juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard :
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hazard,
Sans que pour ce tire à la courte-paille.

ALIX MALADE.

Alix malade, & se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : Il se faut confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
Oui je le veux, lui répondit la Dame ;
Qu'à pere André l'on aille de ce pas ;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence,
Sonne au couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
C'est pere André, celui qui d'ordinaire
Entend Alix dans sa confession.
Vous demandez, reprit alors un frere,
Le pere André, le confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : Hélas ! le pauvre pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.

LE BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée ;
Un gentilhomme à son gré la trouvant ;
Qui t'a, dit-il, donné telle épousée ?
Que je la baise à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant ;
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office,
En appuyant : Perronnelle en rougit.
Huit jours après ce gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zéle,
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidéle,
J'ai grand regret, & je suis bien faché
Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toûjours étoit en oraison,
Et toûjours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit :
Vivez comme sœur Jeanne vit,

« Fuyez le monde & sa sequelle.
Toutes reprirent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.

IMITATION D'ANACREON.

O Toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere & Paphos,
Fais un effort : peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vû cette beauté charmante,
Me diras-tu ; tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premiérement mets des lys & des roses,
Après cela des Amours & des Ris ;
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystére :
Traits si pareils jamais ne se sont vûs :
Et tu pourras à Paphos & Cythere
De cette Iris refaire une Vénus.

AUTRE IMITATION D'ANACREON.

J'ETOIS couché mollement,
Et contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit;
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nud.
Moi charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussi-tôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prens les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis: Pourquoi craindre tant?

Que peut-il ? C'eſt un enfant :
Ma couardiſe eſt extrême
D'avoir eu le moindre effroi :
Que ſeroit-ce ſi chez moi
J'avois reçu Poliphême ?
L'enfant, d'un air enjoüé,
Ayant un peu ſecoüé
Les piéces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climéne,
Et de l'amour ; c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon :
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit ſcelerat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état ;
Mais ton cœur eſt bien malade.

DISSERTATION SUR LA JOCONDE.

*A Monsieur B***.*

Par M. BOILEAU DESPREAUX.

MONSIEUR,

Votre gageure est sans doute fort plaisante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami soûtient une opinion aussi-peu raisonnable que la sienne ; mais cela ne m'a point du tout surpris; ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus méchans ouvrages ont trouvé de sincéres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'est pas que vous n'ayez oüi parler du goût bisarre de cet Empereur qui préféra les écrits d'un je ne sai quel poëte aux ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble pendant près de vingt siécles eussent eu le sens commun. Le sentiment de votre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand

je songe à la chaleur avec laquelle il va le livre à la main défendre la Joconde de Mr. Boüillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puis qu'Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les chevaliers errans que cette vieille qu'elle a en croupe est un chef-d'œuvre de beauté. Quoiqu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher; & quelque mauvais passe temps qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute; puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant, & une narration froide, entre une invention fleurie & enjoüée, & une traduction séche & triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste; mais en même-temps il s'est rendu maître de sa matiére: ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre sur l'original: c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere; Terence, Menandre; & le Tasse, Virgile. Au contraire, on peut dire de Monsieur B..... que c'est un valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre: c'est un traducteur maigre & décharné, les plus belles fleurs

qu'Arioste lui fournit deviennent séches entre ses mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penser de ces deux piéces. Mais je passe plus avant, & je soûtiens que non seulement la nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est même plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute, & je vois bien que par là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premiérement donc, je ne vois pas par quelle licence poëtique Arioste a pu dans un poëme héroïque & sérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'histoire de Joconde. *Je sai bien*, dit un poëte, grand critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux Poëtes & aux Peintres, qu'ils peuvent quelquefois donner carriére à leur imagination; & qu'il ne faut pas toûjours les resserrer dans les bornes de la raison étroite & rigoureuse; bien loin de leur vouloir ravir ce privilége, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille espéces différentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade, de mêler ensemble des choses incompatibles, d'accoupler les oiseaux avec les serpens,*

les tigres avec les agneaux. Comme vous voyez, Monsieur, ce poëte avoit fait le procès à Arioste plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet, ce corps composé de mille espéces differentes, n'est-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux ? Qu'y-a t'il de plus grave & de plus héroïque que certains endroits de ce poëme ? Qu'y-a-t'il de plus bas & de plus bouffon que d'autres ? Et sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'histoire de Joconde & d'Astolfe ? Les aventures de Buscon & de Lazarille, ont-elles quelque chose de plus extravagant ? Sans mentir, une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! si à la descente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier l'histoire de Peau d'Asne, ou les contes de ma mere l'Oye ; car l'histoire de Joconde n'est guére d'un autre rang. Que si Homére a été blâmé dans son Odyssée (qui est pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Arioste) si, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet ; que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raison de s'écrier, que si cela est reçû, le bon sens ne doit plus avoir de jurisdiction sur les ouvrages d'esprit, & qu'il ne faut plus parler d'art n'y de régles ? Ainsi, Mon-

ſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette hiſtoire elle-même. Sans mentir j'ai de la peine à ſouffrir le ſérieux avec lequel Arioſte écrit un conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroique qu'il va raconter: Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re dé Longobardi, quello
A cui laſcio il fratel monaco il regno,
Fù ne la giovanezza ſua ſi bello,
Che mai proch' altri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto à pennello
Apelle, Zeuſi, ò ſe v'e alcun più degno:

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plûtôt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace.

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas, auſſi n'y a-t'il rien de plus ridicule, que de raconter une hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux; à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprès, pour rendre la choſe encore plus burleſque.

bu[illegible]ſque. Le ſecret donc, en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniére que vous faſſiez concevoir au lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un auteur, qui ſe jouë & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi véritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon, & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien poëte comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue; *Il poſſédoit*, dit ce poëte, *une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.* Y a-t'il rien, ajoûte un ancien rhéteur, de plus abſurde que cette penſée? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vraiſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines lettres de Voiture, comme celles du Brochet & de la Berne, dont l'invention eſt abſurde d'elle même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjoûment de ſa narration, & par la maniére plaiſante dont il dit toutes choſes? C'eſt ce que M. D. L. F. a obſervé dans ſa nouvelle; il a crû que dans un conte, comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes, mais il les donne pour telles; par-tout il rit & il jouë, & ſi le

lecteur lui veut faire un procès sur le peu de vraisemblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas comme Arioste les appuyer par des raisons forcées, & plus absurdes encore que la chose même; mais il s'en sauve en riant, & en se joüant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque secat res.

Ainsi lors que Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet. Comment est-ce donc qu'Arioste sauve cela? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaisir à sa femme.

Mà, da l'amor che porta, al suo dispetto,
A l'ingrata moglie, li fu interdetto.

Voilà sans mentir un amant bien parfait; & Celadon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raison, non-seulement pour obliger Joconde à éclater; mais c'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme, son valet & soi-même; puis qu'il n'y a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie, qui naît d'un extrême amour. Et certainement si les hommes les

plus sages & les plus modérés ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette passion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort legers, que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne ? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris ? M. D. L. F. a bien vû l'absurdité qui s'ensuivoit de-là ; il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romanesque & extravagant : cela ne serviroit de rien, & une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractére dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fond de la vertu & de l'honnêteté de sa femme : Ainsi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien par un sentiment d'honneur, comme le suppose Monsieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient ; dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
  Mais cependant il n'en fit rien,
  Et mon avis est qu'il fit bien.
  Le moindre bruit que l'on peut faire

En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié:
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne, &c.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point néceſſaire, puiſque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raiſons que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repreſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, & qui ne vaut rien dans un conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcrettement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint Monſieur de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos comedies. Arioſte n'a pas mieux réüſſi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de ſa femme avec le plus laid monſtre de ſa Cour. Il n'eſt pas vraiſemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela? Il dit que Joconde avant que de découvrir ce ſecret au Roi, le fit jurer ſur le ſaint Sacrement, ou ſur l'Agnus Dei, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t'il pas une invention bien agréable? Et le ſaint Sacrement n'eſt-il pas là bien placé? Il n'y a

que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François.

Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de-la ? Où est-ce que Joconde trouve si vîte une Hostie sacrée, pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légérement à un simple Gentilhomme, par un serment si exécrable ? Avoüons que M. D. L. F. s'est bien plus sagement tiré de ce pas, par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Césars, qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque ; & peut on en sortir plus agréablement qu'il fait par ces vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste ? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Demosthene ; *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse*, qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son stile, il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet, qu'y a-t'il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Re-

liquaire que Joconde reçut de sa femme en partant ? Cette raillerie contre la Religion n'est elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolphe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il etoit allé à Corneto.

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, è gito era à Corneto.

Si M. D. L. F. avoit mis une semblale sottise dans toute sa piéce, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ; mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particuliére-

ment, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait M. D. L. F. en beaucoup d'endroits. En effet, c'est ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribuë à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu, content, je n'en sai rien :
Sa femme avoit de la jeunesse ;
De la beauté, de la délicatesse,
Il ne tenoit qu'à lui, qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid ; mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjouë sa narration, & occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses églogues, à propos de Medée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans !

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde, quand son mari est prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi qui sait ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force ; mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami ; ces sortes de beautés sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sai quoi, qui nous charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté ; mais après tout, c'est un je ne sai quoi, & si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair ; & c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites ; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanoüissent d'eux-mêmes, & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chiméres qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, & qui sont capables de vous embarrasser. La premiére regarde l'endroit, où ce valet d'hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune maîtresse d'Astolphe & de Joconde, au milieu de ces deux galants ; cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolphe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de temps, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse être, pour joüir de sa maîtresse ; parce que s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que dans

la nouvelle de M. D. L. F. tout ce mystére arrive chez un hôte où Astolphe & Joconde font un assez long séjour ; ainsi ce valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vraisemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert. A cela je réponds, que si ce valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. D. L. F. & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entreprise comme celle là, est fort capable de hazarder tout pour se satisfaire, & n'a pas toute la prudence qne pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire, si M. D. L. F. nous l'avoit représenté comme un amoureux de roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un muletier. Je soutiens en second lieu que la même raison, qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raison, dis-je, a pû subsister plusieurs jours, & qu'ainsi étant continuellement observés l'un & l'autre par les gens d'Astolphe & de Joconde, & par les autres valets de l'hôtellerie ; il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direzvous, M. D. L. F. n'a-t'il point exprimé cela ? Je

soûtiens qu'il n'étoit point obligé de le faire : parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de là nécessairement. De même, lorsque dans la nouvelle de M. D. L. F. la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Astolphe & Joconde lui avoient promis, il s'ensuit delà infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte : autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'étoit-il donc besoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles le temps qui est si cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste : mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une absurdité manifeste, c'est à savoir ce marché qu'Astolphe & Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptans. En effet ce marché n'a-t'il pas quelque chose de choquant, ou plûtôt d'horrible ? Ajoûtez que dans la nouvelle de M. D. L. F. Astolphe & Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit,

La première leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioste c'est une infame qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne sauroient regarder que comme une abandonnée.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vraisemblable, vous a-t-on dit, que quand Astolphe & Joconde prennent résolution de courir ensemble le pays, le Roi dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition, & il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple gentilhomme fasse à un Roi une proposition si étrange que celle d'abandonner son Royaume, & d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi, qui se voit sensiblement outragé en son honneur, & qui ne sauroit plus voir sa femme qu'avec chagrin, d'abandonner sa Cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes assez bien résolus ; ce n'est pas pourtant que de là je veüille inférer que Monsieur de la Fontaine ait sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'histoire de Joconde : il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser ; ce seroit vouloir extravaguer sagement, puis-

qu'en effet toute cette histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins il faut avoüer, que c'est à l'Arioste qu'il doit sa principale invention. Ce n'est pas que les choses qu'il a ajoûtées de lui-méme, ne pûssent entrer en parallele avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc, que nos deux aventuriers emportérent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux: car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émût entre Astolphe & Joconde, pour le pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicaner mal à propos; donnons si vous voulez à l'Arioste toute la gloire de l'invention: ne lui dénions pas le prix qui lui est justement dû, pour l'élegance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots, ne rabaissons point malicieusement en faveur de notre nation le plus ingenieux auteur des derniers siécles: mais que les graces & les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte, qu'ils nous empêchent de voir les fautes de jugement

qu'il a faites en plusieurs endroits ; & quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille, confessons que Monsieur de la Fontaine ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée & le caractére de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la piéce de Monsieur Boüillon : j'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une chanson du pont-neuf par les régles de la poëtique d'Aristote. Jamais stile ne fut plus vicieux que le sien, & jamais stile ne fut plus éloigné de celui de Monsieur de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veüille faire passer ici l'ouvrage de Monsieur de la Fontaine pour un ouvrage sans défauts ; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer : & où ne s'en rencontre-t'il point ? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Boüillon, c'est un auteur sec & aride ; toutes ses expressions sont rudes & forcées ; il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit, & qu'il ne bronche à chaque ligne : son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont,

que pour l'esprit & le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens ; mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, en examinant seulement une page.

Astolphe Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie
Laissa l'Empire glorieux
Pour se faire religieux :
Naquit d'une forme si belle,
Que Zeuxis, & le grand Appelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de si beau.

Que dites-vous de cette longue période ? N'est-ce pas bien entendre la maniére de conter, qui doit être simple & coupée, que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une oraison ?

A qui son frere *plein de vie.*

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. Mr. Boüillon l'a ajouté de sa grace ; car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laissa l'empire *glorieux.*

Ne semble-t-il pas que selon Mr. Boüillon il y a

un empire particulier des glorieux, comme il y a un empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'empire *glorieux*, comme un autre diroit l'Empire Ottoman, ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, & une cheville grossiére & ridicule.

Pour se faire religieux.

Cette maniére de parler est basse, & nullement poëtique.

Naquit d'une forme si belle.

Pourquoi *nâquit?* N'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du temps? Et au contraire n'en voit on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis & *le grand* Apelle.

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle? cet épithéte de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des conquérans & à nos saints. On peut bien appeller Ciceron un *grand orateur*; mais il seroit ridicule de dire le *grand Cicéron*; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puéril. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithete, tandis qu'Apelle est *le grand* Apelle? Sans mentir il est

bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins le brave Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste, que quand Zeuxis & Apelle auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections; cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolphe. Mais qu'il y a mal réüssi, & que cette façon de parler est grossiere! *n'ont jamais rien fait de si beau, de leur pinceau.*

Mais si sa grace *sans pareille.*

Sans pareille est là une cheville; & le poëte n'a pas pû dire cela d'Astolphe, puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme aussi beau que lui, c'est à savoir Joconde.

Etoit *du monde la merveille.*

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que *donne*
Le Royal éclat de son sang.

Ne direz-vous pas que le sang des Astolphes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat?

éclat ? Il falloit dire, ni les avantages que lui donnoit le Royal éclat de son sang.

Dans les *Italiques* Provinces.

Cette maniére de parler sent le poëme épique, où même elle ne seroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent êtres simples & naturelles.

Elevoient *au-dessus des Anges.*

Pour parler François, il falloit dire, élevoient au-dessus de ceux des Anges.

Au prix des charmes *de son corps.*

De son corps, est dit bassement & pour rimer: Il falloit dire, *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vû *naitre.*

Naitre est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers?

Sire, je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'est mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Boüillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de *pareil*, & de *sans pareille* : il dit là-bas que la beauté d'Astolphe n'a point de *pareille*; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans *pareille* : de-là il conclut que la beauté sans *pareille* du Roi n'a de pareille que la beauté sans *pareille* de Joconde. Mais, sauf l'honneur de l'Arioste que Monsieur Boüillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent; puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'un courtisan aille de but en blanc dire à un Roi qui se pique d'être le plus bel homme de son siécle : J'ai un frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, & de dire simplement que ce courtisan prit cet occasion de louer la beauté de son frere, sans l'élever néanmoins au-dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume. Mais en voilà assez, & quelque résolution que j'aye prise d'examiner la page entiére, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, & que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu ! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les rudesses, les incongruités, les choses froides & platement dites qui s'y rencontrent par-tout ? Que dirons-nous de *ces murailles dont les ouvertures bâillent? De ces erremens qu'Astolphe & Joconde suivent dans les pays Flamans ?* Suivre des

étremens, juste Ciel! Quel langue est-ce là? Sans mentir, je suis honteux pour M. de la Fontaine de voir qu'il ait pû être mis en parallèle avec un tel auteur; mais je suis encore plus honteux pour votre ami: je le trouve bien hardi, sans doute, d'oser ainsi hazarder cent pistoles sur la foi de son jugement; s'il n'a point de meilleure caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la maniére d'agir ordinaire des demi-critiques; de ces gens, dis-je, qui, sous ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses; corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que votre ami ne soit un peu de ce nombre: je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la piéce de M. B. je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage; mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galans hommes de France aillent de gayeté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent pistoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement si absurde que celui qu'il attend d'eux? Mais Monsieur, il me semble qu'il y a assez long temps que je vous entretiens, & ma lettre pourroit à la fin

passer pour une dissertation préméditée. Que voulez-vous ? C'est que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami. J'espére que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.

Fin de la premiére Partie.

TABLE

DES CONTES CONTENUS

Dans le premier Tome.

JOCONDE. page 1?
Le Cocu battu & content, 20
Le Mari Confesseur. 25
Le Savetier. 27
Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur. 28
Le Muletier. 32
La Servante justifiée. 37
La Gageure des trois Commeres. 42
Le Calendrier des Vieillards. 54
A Femme avare galant escroc. 63
On ne s'avise jamais de tout. 66
Le Gascon puni. 68
La Fiancée du Roi de Garbe. 72
La Coupe enchantée. 100
Le Faucon. 118
Le petit chien qui secoüe de l'argent & des pierreries. 127
Pâté d'Anguille. 147
Le Magnifique. 152
La Matrone d'Ephése. 155
Belphégor. 167

TABLE.

La Clochette. 178
Le Glouton. 181
Les deux Amis. 182
Le Juge de Mêle. *ibid.*
Alix malade. 183
Le baiser rendu. 184
Sœur Jeanne. *ibid.*
Imitation d'Anacréon. 185
Autre Imitation d'Anacréon. 186
Dissertation sur la Joconde. 188

Fin de la Table.